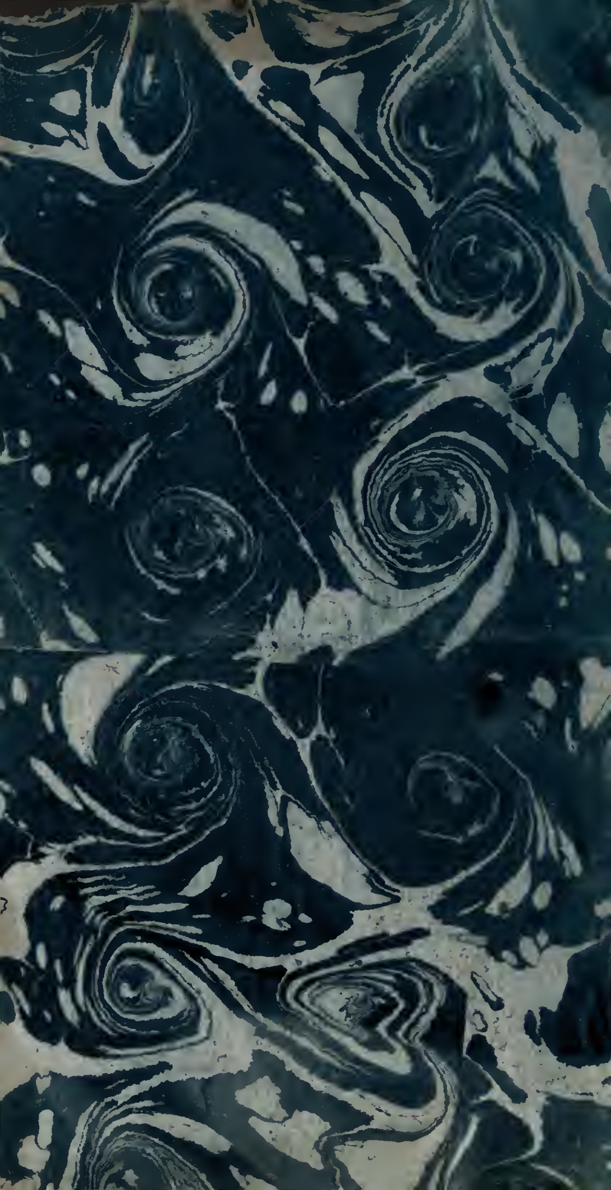
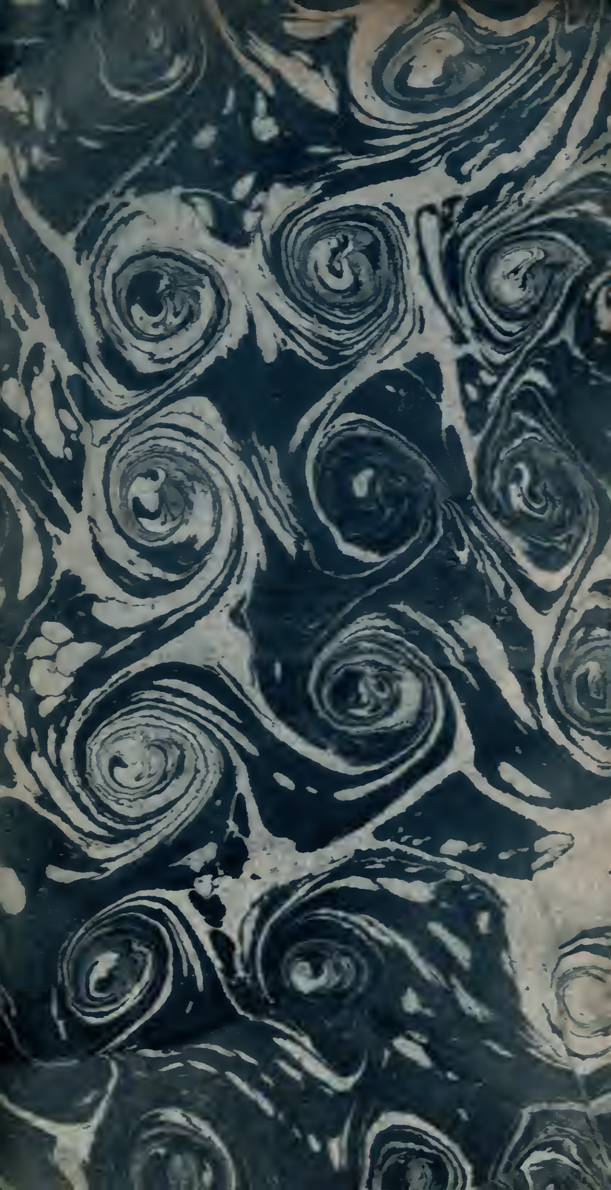






1 d 5

[illegible]

THESSALIE

[illegible]



A PARIS,

[illegible]

M. DCC. [illegible]

[illegible]

LES VEILLÉES DE THESSALIE.

[par Marguerite de LUSSAN]

TROISIE'ME VEILLE'E.



A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, Quay de Conti, à la Croix d'or, à la descente du Pont-Neuf.

M. DCC. XLI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



LES VEILLÉES DE THESSALIE.

TROISIE'ME VEILLE'E.

LES meres ainsi que leurs filles se plaisoient trop à entendre raconter des choses qui, en amusant, renfermoient des leçons de conduite, pour ne se pas trouver chez Sidonie.

Après les caresses qu'accompagnoit cet air simple & ouvert, enfant de la sincerité, Sidonie en souriant dit à la Compagnie : Suis-je obligée à vous remercier du plaisir que vous me procurez aujourd'hui ? Vous en devrai-je beaucoup de reconnoissance ? Je ne le crois pas ; car avoüez-le de bonne foi, la curiosité a bien au moins autant de part à cette visite que l'amitié : Je vous le pardonne, & je consens à vous apprendre ce que vous avez envie de sçavoir. Le tendre souvenir d'un époux me rend & me rendra présent jusqu'au tombeau, tout ce qui a du rapport à lui,

Tout devient inſtruction, mes enfans, continua Sidonie, il s'agit d'en faire un bon uſage : le merveilleux picque la curioſité ; ce n'eſt pas cependant pour ſatisfaire la vôtre, que je vais vous réciter des avantures extraordinaires & intereſſantes ; c'eſt principalement pour vous inſpirer ce courage que la vertu donne, & dont elle a beſoin pour ſe ſoutenir dans de grands revers ; pour vous convaincre enfin qu'il faut ſe confier en la protection des immortels. Un cœur pur peut & doit toujours y compter.

La collation fut à peine finie, que toutes nos jeunes

personnes, ainſi que leurs meres & Sophronie chanterent une hymne à la louange des Dieux. Enſuite on ſe mit à l'ouvrage: Le Roüet tourne, la Navette coule, l'Aiguille parcourt le deſſein, mais les yeux ſecondent mal les adroites mains de cette jeuneſſe; ils ſont attachés ſur Sidonie, qui rit en elle-même de l'impatience des compagnes de ſes filles; Sophronie la pénétre auſſi. Eh bien! dit-elle, Sidonie va faire un récit ardemment ſouhaité, je le vois.

On ne peut aimer un mari plus tendrement que j'ai aimé Menocrate, dit Sidonie: Notre amour avoit commen-

cé dès notre enfance, & fut traversé jusqu'aux pieds des Autels. Qui le croiroit! La perfidie, l'illusion, la fureur, la jalousie & le meurtre, sans qu'il en coûtât rien à notre innocence, concoururent à nous rendre heureux.

Le pere de Menocrate & le mien étoient du même âge; ils avoient été élevés ensemble, & avoient contracté la plus tendre amitié: pendant plus de trente ans ils s'aimerent comme deux véritables freres. Cette fraternité refusée par la nature, leur fut accordée par l'amour; ils épouserent les deux sœurs: Pemania porta la douceur & la paix chez Timante, &

Permiſtis s'unit avec Licidas mon pere pour faire le bonheur de ſa vie.

Timante, Licidas, Pemania & Permiſtis furent unis au pied du même Autel : ils en étoient à peine relevés, que pour cimenter encore leur amitié, ils ſe jurerent que s'il naiſſoit de leur mariage une fille & un fils, ils les joindroient par un ſemblable lien ; de ſorte que nous étions promis l'un à l'autre Menocrate & moi avant même d'être nés.

Pemania & Permiſtis donnerent à leurs maris avant l'année finie de leur mariage chacune un fils ; l'année ſuivante ma mere me donna le

jour ; dès ce moment j'appartenois à Menocrate ſelon les engagemens de nos peres : ils les confirmerent de nouveau. Nous fûmes élevés enſemble Menocrate & moi ; notre inclination l'un pour l'autre ſe déclaroit dans les plus petites choſes, & ſe fortifioit à meſure que nous prenions des années. L'union de nos peres étoit toujours la même. Attentions réciproques, empreſſement à ſe chercher, confiance mutuelle, tout les faiſoit regarder comme l'exemple & le triomphe de l'amitié. Cette amitié cependant nourrie & ſoutenuë depuis leur enfance & par les liens du ſang, trouva

un écueil. Ce fut l'interêt. Ce monſtre cruel ſouffla ſon venin dans le cœur de Timante & de Pemania.

Permiſtis & Pemania avoient un frere, c'étoit le Paſteur le plus accompli que jamais la contrée eût vû naître. La nature pour rendre ſes dons parfaits, y avoit joint une modeſtie, qui ſembloit laiſſer ignorer à Eumolpe tous les avantages qu'il tenoit de cette nature prodigue pour lui. Un air ſérieux étoit l'unique ſujet des plaintes de ſes camarades; il reſſembloit trop tôt, lui diſoient-ils, à un homme penſant & réfléchiſſant. Il montroit peu de goût pour les occupations

paſtorales ; ſon pere voyoit avec peine ſon indolence ; il la lui reprocha avec douceur. Eumolpe ſaiſit cette occaſion, il avoüa naturellement à ſon pere, qu'il ſentoit un deſir ardent d'aller chercher dans des climats lointains, des connoiſſances qu'il ne pouvoit acquerir ſur les bords tranquilles du Penée. Il conjura ſi tendrement ſon pere de ſouffrir qu'il quittât pour quelque tems la Theſſalie, qu'enfin il y conſentit.

Eumolpe partit, deux ans s'écoulerent ſans qu'on reçût aucune nouvelle de lui. L'Egypte fut d'abord l'objet de ſa curioſité. Après l'avoir parcourue, il alla en Pheni-

cie ; alors il écrivit à ſon pere, & lui laiſſa entrevoir la réſolution où il étoit de fixer ſon ſéjour à Tyr. Cette ville, la plus commerçante du monde connu, lui plut ; il s'attacha à un riche négociant, il lui fut utile, & lui devint cher en très peu de tems. Il l'inſtruiſit des principes de ſa profeſſion ; Eumolpe né avec cet eſprit, en tira un ſi grand parti, qu'il devint bientôt l'Agent de confiance de ce Négociant, qui pour l'attacher plus intimement à ſes interêts, lui offrit, & lui donna une de ſes filles en mariage.

Pemania & Permiſtis apprirent par les nouvelles qu'el-

les reçurent de leur frere, qu'il venoit de prendre cet établiſſement avantageux à Tyr, & il ajoûtoit, que ſans ſonger à lui, elles pouvoient partager les biens de leur pere, dont elles lui avoient mandé la mort. Dans l'eſpace de ſix ou ſept ans Eumolpe perdit ſa femme & ſon beau-pere. Riche & ſans enfans, l'amour de la Patrie & du repos le détermina à revenir ici : il prit les meſures convenables pour faire paſſer en Theſſalie les biens qu'il avoit acquis à Tyr, & ſans en être avertis nous le vîmes arriver.

J'avois treize ans, & Menocrate n'en avoit pas encore

quinze, lorsque Eumolpe revint au Hameau. Content de son sort, riche & désintéressé, d'ailleurs sa santé affoiblie & altérée par ses travaux, il ne voulut tenir à aucun soin. Il avoit toujours eu de la prédilection pour ma mere, il se logea chez elle. Timante vit avec chagrin cette préférence, mais dans la crainte d'indisposer Eumolpe contre lui, il crut devoir dissimuler : cependant son mécontentement perçoit ; Eumolpe le sentit, & en fut peu satisfait.

Mon frere âgé de quatorze ans, étoit le portrait de son oncle, c'est-à-dire un jeune Pasteur charmant. Eumolpe

ſe reconnut en lui avec complaiſance ; il prit pour ce neveu une tendreſſe extrême, ſon amitié pour lui alloit juſques à la foibleſſe. Geniade montroit un tempérammment fougueux, & un eſprit volontaire ; la prudence ordonnoit de réprimer de bonne heure un caractere menaçant pour l'avenir ; mais mon pere n'en étoit plus le maître. Eumolpe ou juſtifioit, ou approuvoit toujours Geniade, qui ſe ſentant fort de la tendreſſe de ſon oncle, ne craignoit plus ſon pere. Eumolpe n'eut pas le tems de ſe repentir de l'excès de ſa complaiſance pour ſon neveu. Sa ſanté étoit

toujours languiſſante ; ſa douceur naturelle le ſoutenoit, cependant il ſuccomba ; & mourut âgé de trente neuf ans.

Tout le Hameau pleura la perte d'Eumolpe : prévenant, humain, ſecourable, & riche, il alloit au devant de tous les beſoins des habitans oubliés de la fortune. Voici l'inſtant de la déſunion de Timante & de mon pere. Eumolpe en mourant laiſſa tous ſes biens à Geniade ſans en diſtraire rien : Ils étoient conſidérables : le mécontentement de Timante & de Pemania y fut proportionné.

Pemania avoit ſix garçons

vivans, ma mere n'avoit que Geniade & moi. Timante pere d'une aussi grosse famille, ne put voir tranquillement Geniade seul héritier de toute la fortune d'Eumolpe; il ne fut pas le maître dans ce premier mouvement de mesurer ses discours; ils forcerent mon pere à sortir de sa douceur ordinaire. Son juste ressentiment le porta jusqu'à jurer, ainsi que Timante avoit juré, que jamais Menocrate & moi ne serions l'un à l'autre. Nous fûmes donc les victimes sacrifiées à la désunion de nos deux familles.

Mon pere dont vous verrez la modération ne ja-

mais se démentir, pour adoucir le chagrin de Timante, avoit d'abord offert, ne pouvant changer en rien les dispositions d'Eumolpe, de m'avantager sur ses propres biens; mais Timante aveuglé par sa passion, refusa les offres de Licidas: il défendit au contraire à son fils de me parler, & il répeta encore, que nous ne serions jamais unis. Mon pere instruit de ce discours presque sur le champ, me défendit aussi de parler à Menocrate; mais en me disant: ma fille, les choses peuvent changer; esperons, le tems & un juste retour sur soi-même adouciront l'esprit de Timante; un jour

jour il ſentira ſon tort, & il ſe ſouviendra de l'amitié qui a été entre nous.

Nos peres dès notre plus tendre enfance nous avoient ordonné de nous aimer; leurs rigoureuſes défenſes nous firent ſentir que nous ne leur avions que trop bien obéi. La liberté de paſſer nos jours enſemble & notre jeuneſſe, n'avoient donné à l'amour ni le tems, ni l'occaſion de ſe faire connoître; notre affliction nous le montra.

Le même jour que nos peres nous déclarerent leur cruelle réſolution, Menocrate vint me trouver à nos troupeaux; j'étois au pied

d'un arbre, où je pleurois; Menocrate le visage couvert de larmes & sans parler, s'assit à côté de moi. Qu'avez-vous, Menocrate, lui dis-je? Qu'avez-vous, Sidonie, me demanda-t-il? Mon pere, repris-je tout éplorée, ne veut plus...... Le mien, s'écria-t il en m'interrompant, vient de me déclarer que jamais je ne serois à vous. Mon pere, repartis-je, moins cruel que le vôtre, s'est contenté de me défendre de vous voir. Ne plus nous voir, dit Menocrate! Ah! Sidonie, nous en mourrons de douleur! Ne plus nous voir!... Que nos peres sont injustes & cruels! N'est-ce pas eux

qui nous ont ordonné de nous aimer ? N'eſt-ce pas eux, repris-je, qui ont nourri & fortifié notre tendreſſe, en nous repétant tous les jours que nous étions deſtinés l'un à l'autre ? Nos pleurs & nos ſanglots interrompoient à tous les inſtans des diſcours auſſi tendres qu'ils étoient innocens. Nous nous ſéparâmes après nous être mille fois juré, que nous nous aimerions toujours ; nous convînmes que nous nous chercherions ſouvent dans la campagne, & que jamais nous ne laiſſerions échaper le moment de nous entretenir.

Notre tendreſſe ſe nour-

rissoit, je crois, de la haine de Timante; il épioit sans cesse Menocrate pour l'empêcher de me chercher: souvent il le retenoit dans sa maison; nous ne pouvions nous parler que des instans, rarement fournis par le hazard, néanmoins nous nous aimions toujours davantage. A mesure que notre raison se développoit, elle nous faisoit connoître nos devoirs, & nous commandoit de les respecter; mais aussi elle nous disoit, qu'ayant été promis l'un à l'autre par nos peres, qu'ayant reçu l'ordre de nous aimer, cet ordre & leur engagement justifioient notre persévérance.

Plus de trois années s'étoient écoulées depuis la mort d'Eumolpe, nous n'étions plus des enfans, j'avois près de dix-neuf ans, Menocrate en avoit plus de vingt. Il étoit devenu un des plus aimables Pasteurs du Hameau: Timante songea à le marier, il jetta les yeux sur une Bergere nommée Steviane; elle étoit du même âge que Menocrate, son pere venoit de mourir, il l'avoit laissée unique héritiere d'une fortune considérable; elle étoit le plus riche parti du Hameau. Menocrate pressentit le dessein de son pere, il en forma un autre. Aussitôt il sentit une vive impatience

de me le communiquer, il ſe flatta que ſa tendreſſe obtiendroit ce qu'il vouloit exiger de la mienne.

La diſſipation où vivoit mon frere, je dis plus, ſes égaremens lui faiſoient mépriſer tous les ſoins domeſtiques ; ainſi mon pere étoit forcé de s'en remettre à mon activité ; j'en avois plus de liberté : & Menocrate adroitement s'étoit preſque ſouſtrait à l'eſclavage où ſon pere l'avoit long-tems retenu. Comme j'étois auſſi empreſſée à lui fournir les occaſions de me parler, qu'il pouvoit l'être à les chercher, il me fit en paſſant à côté de moi dans le Hameau un ſigne con-

venu ; je l'entendis, & l'après dîner j'allai au rendés-vous.

Mon pere, me dit-il, attire Steviane dans sa maison ; ma mere la caresse, ils ont de la complaisance & des attentions pour elle. Steviane me fait des avances d'amitié, dont je ne me rends pas digne, elle a de la gaieté avec moi, ses manieres sont prévenantes. Mon pere loüe sans cesse sa beauté & les agrémens de sa personne ; il me parle de ses biens, & me vante les avantages de jouir d'une fortune sans l'avoir achetée par de longs & pénibles travaux. Ma mere me laisse souvent seul avec elle.

Steviane alors avec un air leger, me plaisante sur mon inutile constance à vous aimer, elle exalte la haine de mon pere pour le vôtre, elle appuye avec force que jamais nous ne la vaincrons. Hier après de semblables discours, elle ajoûta : Croyez-moi, Menocrate, cherchez à vous distraire, ou plutôt à vous guérir d'une passion qui ne sera jamais heureuse ; c'est moi qui vous le prédis. Ayez seulement la volonté d'en aimer une autre que Sidonie & celle que vous choisirez pour combattre Sidonie dans vôtre cœur, sera sure de la victoire. Voulez-vous, mon cher Menocrate, a-t-elle poursuivi

pourſuivi en ſouriant, que je me charge de ce triomphe?. Timante & Pemania m'en remerciroient, & je les aime aſſez pour vous prêter ce ſecours. Je pourrai, lui ai-je répondu, ne jamais poſſeder Sidonie, mais je l'aimerai toujours.

Je le vois, Sidonie, continua Menocrate, mon pere & ma mere me deſtinent Steviane. Licidas a de même envie de vous établir, vous le ſçavez; j'ai eu la conſolation de vous en voir allarmée. Eh bien! Il faut prévenir nos peres, il faut qu'ils connoiſſent notre fermeté. Oſons leur reprocher de manquer à leurs engagemens; oſons

leur dire que c'eſt aſſez d'être les victimes de leur déſunion; qu'ils peuvent ne pas conſentir à notre bonheur, mais qu'ils ne pourront jamais nous faire conſentir à nous manquer de foi. Aſſurons-les en même tems de notre ſoumiſſion dans tout ce qui ne portera pas ſur notre liberté. Je goûtai le raiſonnement de Menocrate, & je me ſentis aſſez de courage, pour lui donner cette preuve de ma tendreſſe.

Nous nous vîmes quelques jours après cet entretien; nous nous rendîmes compte de tout ce que nous avions dit à Timante, & à Licidas. Si nous n'avions pas obtenu

ce que nous desirions, au moins n'avoient-ils pas combattu notre résolution. Le silence & un regard étonné avoient été la réponse de Timante, & mon pere attendri m'avoit dit : Ma fille, si Timante se souvenoit comme moi de notre ancienne amitié ; s'il en restoit encore des traces dans son cœur, ainsi que dans le mien ; si le sang parloit chez Pemania, Menocrate que j'estime, que j'aime, que je plains, & vous, ma fille, seriez heureux. Blâmer votre tendresse réciproque, ce seroit être injuste ; elle est l'ouvrage de cette amitié qui fut autrefois si tendre entre Timante &

moi. Les yeux de mon pere ſe moüillerent de quelques larmes, en prononçant ces dernieres paroles. Mais, ma chere Sidonie, continua-t-il, attendons du tems ce qu'il peut operer ; s'il ne peut rien, j'eſpere de votre raiſon & de votre tendreſſe pour moi, que vous vous prêterez à ce qu'un pere judicieux exigera de vous.

La joie éclatoit dans les yeux de Menocrate en m'écoutant, il redoutoit bien plus pour moi mon pere, qu'il ne craignoit le ſien. La ſoumiſſion que je devois avoir, & que j'avois pour un pere qui n'employoit jamais pour être obéï que la raiſon & la

douceur, le faisoit trembler. J'ai au moins, me dit-il, si mon pere vouloit user de son autorité avec trop de rigueur, la triste ressource de la fuite : Sûr de votre cœur j'attendrois sous un autre ciel que mon pere pour retrouver un fils, consentît à notre union. Ah! Sidonie, s'écria Menocrate, que je crains d'être forcé d'emploïer ce cruel expédient! Je ne vous verrois plus! Vous m'aimez, je le sçai; mais que le plaisir que je sens à m'en donner l'assurance à tous les instans, seroit empoisonné par les rigueurs d'une cruelle absence!

Quelques jours après mon

pere rencontra Timante dans la campagne : Timante, lui dit-il, les Dieux nous puniront de manquer à nos engagemens ; c'eſt aux pieds de leurs Autels que nous les avons pris. Nos enfans ſont vertueux, que leur tendreſſe nous reconcilie ; rendez-moi votre amitié, la mienne pour vous eſt dans ce moment celle d'un tendre frere. Mon pere voyant l'inſenſibilité de Timante, ajoûta : Eh quoi ! Plus de trois ans écoulés depuis la mort d'Eumolpe n'ont-ils pû éteindre votre animoſité ! Quelle eſt votre obſtination ! Quelle eſt votre injuſtice ! Quelle eſt enfin votre dureté pour un fils auſſi

eſtimé que vous le rendez miſérable ! Ne ſçavez - vous être qu'ennemi ? Ne ſçauriez-vous être pere ?

Le caractere de Timante étoit dur & véhement : bleſſé des dernieres paroles de mon pere, il s'emporta contre lui. Il ſied mal, lui dit-il, à un homme capable de porter un mourant à commettre une injuſtice criante, de faire des remontrances ſur les procédés, encore moins ſur l'équité. Timante s'éloigna, & laiſſa mon pere pénétré de douleur, non de ce qu'il venoit de faire, cette action généreuſe étoit digne de lui, mais de penſer que nous reſtions Menocrate & moi les

triſtes victimes de la haine de Timante.

Je ſentis le prix de la démarche de mon pere, je l'en remerciai, en l'aſſurant que ſa tendreſſe pour moi me conſoleroit toujours de ne pouvoir être à Menocrate. Tout le Hameau fut touché de la démarche de mon pere; les applaudiſſemens qu'on y donnoit étoient à la honte de Timante. Ce dernier tort, dont il ſe chargeoit encore envers Licidas, donna à ſa haine de nouvelles forces : Il défendit à Menocrate de prononcer devant lui le nom de Licidas, celui de Permiſtis & le mien. Oui, il faut, ajoûta-t-il en préſence de Ste-

viane, que Pemania & moi ſoyons au tombeau avant que cet amour qui nous eſt odieux ſoit ſatisfait. Il vous rend peut-être aſſez dénaturé, pour vous faire attendre avec impatience l'inſtant de notre mort. Timante lut dans les yeux de Menocrate la douleur que lui cauſoit ce diſcours. Si je vous fais injuſtice, continua-t-il, ſi votre amour n'a pas étouffé dans votre cœur celui de vos devoirs, obéiſſez-moi. Je vous demande de renoncer à la fille de mon ennemi; une autre plus aimable qu'elle, & que nous chériſſons, peut bien vous conſoler de ſa perte. Je vous laiſſe avec Stevia-

ne, je ſçaurai d'elle votre réponſe.

J'avois raiſon, Menocrate, lui dit alors Steviane; non, il n'y aura jamais de réconciliation entre Timante & Licidas; vous êtes ſans eſpérance. Mais pouvez-vous être ſi inſenſible au chagrin que vous donnez à un pere & à une mere? Leurs volontés ne devroient-elles pas regler la vôtre? Faites-vous un généreux effort, obéiſſez. La douceur, les attentions, le deſir continuel de vous plaire, le charme enfin d'être aimé & prévenu en tout, vous rendront bientôt heureux dans un autre engagement. Mon pere, répondit Meno-

crate, a pris celui qui me lie à Sidonie en préſence des Dieux : Ils juſtifient ma réſiſtance, & ils me défendent de trahir les ſermens que j'ai faits à Sidonie de n'être jamais qu'à elle. C'eſt de l'aveu de mon pere que je les ai faits ces ſermens, je les tiendrai, dit-il vivement, en ſortant de la chambre où étoit Steviane.

Dans ſon premier mouvement Menocrate alla chercher Timante. Par pitié, mon pere, lui dit-il, en ſe jettant à ſes pieds, ne me forcez pas à fuir pour m'épargner une réſiſtance que je me reprocherois envain. Non, jamais je ne donnerai ma foi qu'à Si-

donie. Quoi ! dit Timante ; tu oſes ajoûter à la rébellion la menace ? Eh bien ! Fuis, échappe à l'autorité paternelle ; va, fils ingrat, va chercher dans un autre climat le juſte châtiment que meritent ton égarement & ta déſobéiſſance.

L'affliction de Menocrate & la mienne étoient égales à notre tendreſſe. Quoi! diſions-nous, ce qui devoit operer notre bonheur, vient de l'éloigner pour jamais ! Nous ſommes ſans eſpérance. Des ſermens réiterés de ne jamais nous démentir ; finiſſoient toujours nos entretiens.

Menocrate dans ſon déſeſpoir prit la réſolution de

quitter la Theſſalie, je m'oppoſai à ſon deſſein. Gardez-vous, lui dis-je, de vous éloigner; votre perſévérance peut ſeule me donner la force de réſiſter à mon pere. Aimons-nous toujours, ſoyons fermes, & remettons au tems l'avantage de triompher. Steviane vous aime, continuai-je, mais je ne la crains pas; je vous connois, Menocrate, je ſuis ſure de votre cœur, il ne me trahira jamais.

Inſtruite des diſcours que Steviane avoit tenus à Menocrate, il ne falloit pas beaucoup de pénétration pour deviner qu'il avoit ſçu lui plaire; elle prit pour lui

une paſſion extrême, on en jugera par tout ce qu'elle lui fit faire dans la ſuite. Steviane réuniſſoit en elle les graces du corps & celles de l'eſprit, l'air le plus ſimple & le caractere le plus artificieux. Toujours maitreſſe d'elle-même, elle ſçavoit à ſon gré ſe plier aux circonſtances; une douceur qui ſembloit n'avoir rien d'affecté, n'étoit que le maſque qui cachoit une ame auſſi impie que perfide. Les coups les plus terribles ne lui coûtoient rien à porter quand ſes paſſions les guidoient. Son ambition l'avoit conduite juſqu'à vouloir être initiée dans les affreux myſteres de la magie; avec ce ſecours

tout devenoit possible à Steviane. Elle étoit aimée d'un Pasteur nommé Thevalès. Un voyage en Egypte où il avoit demeuré cinq ans, l'avoit rendu studieux & sçavant; on le regardoit déja comme un sage dans toute la contrée. A ce titre il étoit, ainsi qu'il est aujourd'hui, révéré, & son caractere aussi doux que bienfaisant, le faisoit chérir de tout le monde. Thevalès ne tarda pas à pénétrer le secret de Steviane: de ce moment sa jalousie fut égale à sa passion.

Steviane cultivoit toujours l'amitié de Pemania & celle de Timante, elle les interessoit pour elle en leur avoüant

ſon penchant pour Menocrate. Le même jour que Timante s'étoit emporté contre Menocrate, & que Menocrate avoit oſé lui faire préſentir, qu'il ſçauroit par la fuite ſe conſerver la liberté de m'aimer toujours; Steviane dit tendrement à Timante : Je me reproche les diſcours durs que vous avez tenus à un fils qui gémit au fond du cœur de vous déplaire; j'en répons pour lui. Dites-vous à vous-même qu'une puiſſance au-deſſus de ſes forces l'entraîne, malgré les remords que lui cauſe ſa déſobéiſſance. Prenez la voix de la douceur, ces mêmes remords triompheront un jour :
Attendez

Attendez-le ce jour. Mais je tremble que Menocrate ne vous en donne pas le tems. Je crains qu'il n'éxecute la menace, que dans son déses-poir il a osé vous faire. Avec quelle douleur ne verrois-je pas la vôtre ? Non, je ne pourrois soutenir celle de Pemania ? Je m'en regarderois comme la cause : Sans moi peut-être vous seriez moins animé contre Menocrate & contre Licidas. Je crains que l'amitié que vous m'avez accordée, n'ait encore ajoûté à votre ressentiment: Je l'avoüe, j'aime Menocrate; sauvez-moi la peine cruelle de le voir s'éloigner ; soyez pere, montrez à votre fils

moins de sévérité ; pardonnez-lui, ne le pressez sur rien, & laissez-moi le soin de le ramener insensiblement à son devoir : je le vois tous les jours, ainsi je pourrai tous les jours travailler à affoiblir son amour pour Sidonie. Enfin laissez-moi le soin de le rendre raisonnable en le rendant volage. Croyez-en Steviane, elle emportera la victoire sur Sidonie.

Timante charmé des discours de Steviane, lui promit en l'embrassant tout ce qu'elle exigeoit de lui. Le lendemain il dit à Menocrate : Si la nature parloit dans le cœur d'un fils, comme elle parle dans celui d'un pere, je

vous verrois ſoumis à mes volontés, me demander le pardon que je vous accorde. J'eſpere que la raiſon vous éclairera un jour. Ah ! Mon fils, que ce jour auroit pour moi de charmes !

Menocrate ſurpris & attendri de la bonté de ſon pere, ſe jetta à ſes genoux. Ce n'eſt pas moi que vous devez remercier, lui dit-il, c'eſt Steviane. C'eſt cette généreuſe fille qui m'a demandé grace pour vos égaremens ; preſſez-vous, mon fils, de lui en témoigner votre reconnoiſſance ; pour la lui prouver mieux, épargnez-lui la douleur de vous entendre dire, que vous adorez ſa Rivale.

Sur le champ Menocrate chercha Steviane : Il lui exprima vivement combien il étoit ſenſible au ſervice qu'elle lui avoit rendu auprès d'un pere irrité. Je voudrois bien, lui répondit-elle, vous inſpirer un ſentiment plus tendre que celui qui vous fait me chercher dans ce moment ; je le meriterois, car ne feignons plus, Menocrate, vous connoiſſez ma tendreſſe pour vous. Elle eſt telle que je mourrois de regret, ſi je vous voyois faire le bonheur d'une autre. Par pitié au moins laiſſez-moi quelque eſpérance : Je ne vous demande aujourd'hui, mon cher Menocrate, que de ne me

point haïr, de ne pas éviter ma préſence, & de ne jamais rejetter la penſée que je vous aime lorſqu'elle ſe préſentera à votre eſprit. Si le tems, ſi ma paſſion ne peuvent rien ſur vous, je vous promets, dût-il m'en coûter la vie, de travailler à vous unir avec Sidonie.

Steviane paſſoit les jours entiers chez Timante : les diſcours tendres qu'elle tenoit à Menocrate, les avances qu'elle lui faiſoit, l'embarraſſoient & le fatiguoient également. Pemania l'appelloit ſa fille, & ſouvent elle diſoit à Menocrate, qu'elle meritoit trop de l'être pour ne pas la devenir. Impatien-

té un jour de ces propos, il répondit à Pemania : Vous avez d'autres fils que moi pour donner ce titre à Steviane ; alors je la verrai ici avec bien plus de plaisir.

Les choses étoient en cet état lorsqu'un songe porta le trouble & l'effroi dans l'ame de ma mere. Troublée, elle s'éveille & fait passer dans l'esprit de mon pere la crainte dont le sien étoit frappé. Ah ! Licidas, lui dit-elle, quel malheur nous menace ! Menocrate ! Sidonie ! Je tremble pour eux ! Je tremble pour nous ! Juste Ciel ! Ayez pitié d'une famille vertueuse ! Ecoutez Licidas ; écoutez ce que je viens de voir, ce que

je viens d'entendre. Une voix m'a crié : les plus terribles coups ſont prêts à tomber ſur toi. Frémis, Permiſtis ! Sidonie périra ſi elle n'eſt bientôt à un autre qu'à Menocrate. Le Deſtin a prononcé. Jamais ils ne ſeront unis. Ménocrate a le même ſort à craindre, s'il n'étouffe dans ſon cœur un amour proſcrit par ceux à qui il doit le jour, & par les Dieux. En même tems j'ai vû un bras armé d'un poignard prêt à tomber ſur ma fille. Timante attentif à ce funeſte ſpectacle, & les yeux étincelans de colere, m'a dit : Malheureuſe Permiſtis, tu me coûtes mon fils, mais je ſuis vangé, Sidonie

va le ſuivre au tombeau, où la mort ſeule pouvoit les unir. Dans le moment Timante, ma fille, le bras, tout diſparoît, & je m'éveille.

Mon pere frappé de terreur, regarda ce ſonge comme un avis des Dieux, ainſi que ma mere. Ils déliberererent enſemble que pour détourner les malheurs qui leur étoient annoncés, il falloit promptement me marier. Pluſieurs Paſteurs prévenus que jamais il ne pourroit y avoir de réconciliation entre la famille de Timante & celle de Licidas, vû la cauſe de leur déſunion, s'empreſſoient pour m'obtenir. Mon pere ſe détermina donc à accepter pour

pour gendre le frere aîné de Mélanie ici présente. Il étoit jeune, aimable, appliqué, vertueux, digne fils enfin d'Alémon, ancien ami de mon pere. Ce Pasteur avoit dans la maison une entrée familiere ; elle lui permettoit de me rendre mille petits soins, mais toujours d'une maniere si réservée, que je ne pouvois le trouver mauvais : j'avois même pour lui l'amitié qu'exigeoient sa sagesse & sa retenue.

Ma mere cette même nuit ne fut pas la seule effrayée par un songe, presqu'au même moment j'en fis un terrible. Sidonie, me dit une voix qui sembloit partir des en-

trailles de la terre ; Sidonie, si tu aimes Menocrate, renonce à lui. Obéis à tes parens, épargne-toi des tourmens plus cruels que la mort funeste qui les terminera. Regarde, soutiens, si tu l'oses, la vûe de l'objet de ton amour. Tu le verras en cet état, si tu n'es bientôt à un autre. Je vois à l'instant Menocrate, le visage défiguré, & le corps percé de coups. Je m'éveille & je m'écrie : ah ! Menocrate, la mort enfin nous sépare donc ! mais non, la cruelle va nous unir.

Ma chambre étoit à côté de celle de ma mere ; elle m'entend: Juste Ciel ! Ma fille, ainsi que moi, dit-elle,

est frappée dans ce moment d'un songe qui lui montre Menocrate mort ; elle m'appelle. Je vois le jour naissant, je me leve. Eperduë, tremblante & sans sçavoir où je vais, je cours à ma mere & me jette entre ses bras ; j'y reste sans aucun sentiment. Mon état en allarmant mon pere & ma mere ranime leur courage ; ils me secourent ; je suis long-tems à revenir ; enfin je reprens mes esprits, & sans donner le tems à ma mere de me demander le sujet de mon trouble, je le lui apprends. Mais quels furent mes regrets d'avoir raconté mon songe, quand ma mere saisie de crainte & d'effroi me

dit le ſien. C'en eſt donc fait, m'écriai-je, je ne ſerai jamais à Menocrate ! Non, ma fille, me répondit mon pere ; vous avez de la raiſon, vous connoiſſez mon amitié pour vous ; vous devez vous louer de ma douceur & de ma bonté. Vous le ſçavez, Sidonie, depuis plus de cinq ans touché de votre tendreſſe pour Menocrate, plein de reſpect pour mes premiers engagemens, je ne vous ai point preſſée d'en prendre un. Mais, ma fille, le moment eſt arrivé où il faut vous déterminer. Oui, Sidonie, il faut que votre foi engagée au vertueux fils d'Alémon, laiſſe Menocrate ſans eſpé-

tance : Les Dieux l'ordonnent.

Ma mere dans ce moment me prit dans ſes bras, & me dit en m'embraſſant avec tendreſſe : Ma fille, ma chere Sidonie, épargne-moi les horreurs, dont nos ſonges viennent de nous menacer. Ne t'aurois-je donné le jour que pour me donner la mort ! Pourrois-je te ſurvivre! Non, ma juſte douleur m'entraîneroit avec toi dans le tombeau. Ma fille, continua-t-elle, en ſe laiſſant tomber ſur un ſiege, ſois attendrie de mes craintes. Que dis-je ! Ne te joins point à ton malheureux frere pour faire le tourment de notre vie : Toi ſeule nous

consoles des égaremens d'un fils qui semble avoir oublié qu'il nous doit le jour.

Ma mere me touchoit par l'endroit le plus sensible. Adorée d'un mari chéri, au milieu de la fortune, mere d'un fils puissamment riche, elle passoit ses jours dans l'amertume & dans la douleur ; l'injuste haine de Timante & de Pemania la déchiroit, & Geniade mon frere, vain de son opulence, méprisant tous ses devoirs, devenu impérieux avec ceux de ses compatriotes qui refusoient d'être de moitié de ses égaremens, ne reconnoissoit plus la voix paternelle. A dix-sept ans toutes les passions l'attaquerent

en même tems, & il s'y livra ſans honte & ſans meſure.

Repréſentez-vous, mes enfans, l'état déplorable où je pouvois être : Ma mere ſaiſie de crainte, me conjuroit tout en larmes de renoncer à Menocrate. Je voyois mon pere frappé & intimidé me ſupplier de lui ſauver des malheurs ſous leſquels il ſuccomberoit. A la place enfin de ce ton d'autorité de pere & de mere, j'étois attaquée par leur tendreſſe. Comment pouvois-je me défendre ? J'accordai cependant l'amour & la nature, qui tous deux gemiſſoient dans mon cœur preſque également ; j'étois effrayée de la ſeule pen-

ſée que j'allois être à un autre qu'à Menocrate, & la douleur & les bontés de mon pere & de ma mere me pénétroient juſques au fond de l'ame.

Ma ſoumiſſion, leur dis-je, ne démentira point votre eſpérance : Ordonnez, j'obéirai. Mais croyez que la crainte de voir Menocrate la victime d'un amour vertueux, agit bien moins ſur moi, que le juſte deſir de remettre le calme dans vos cœurs. Si toutefois je puis vous attendrir, je vous demande au nom même de mon obéiſſance, & pour derniere grace, de me laiſſer offrir un ſacrifice à la puiſſante Diane. Laiſ-

ſez-moi ſur ſes Autels immoler une geniſſe que je lui voüe dans ce moment. Souffrez enfin que ce ſoit dans les entrailles fumantes de la victime que le Miniſtre de la Déeſſe liſe ma deſtinée. Mon pere & ma mere touchés de mon zele & de ma promeſſe, y donnerent leur aveu, & ſur le champ ils partirent pour aller au Temple. La grande Prêtreſſe agréa que je préſentaſſe le lendemain mon offrande.

Agitée de mille mouvemens divers, partagée entre la crainte & l'eſpérance, je cherche Menocrate qui me cherchoit : Nous nous trouvons. Nous ſommes perdus ;

lui dis-je, nous n'avons peut-être que ce jour pour nous dire que nous nous aimons. Le trouble, l'effroi, la terreur se sont emparés du cœur & de l'esprit. . . . . Mais écoutez-moi, Menocrate. Alors je lui raconte le songe de ma mere, je lui dis le mien, je lui apprends enfin tout ce que vous venez d'entendre. Nous n'avons plus pour nous, lui dis-je, que la réponse des Dieux. Puisse-t-elle ne nous être pas contraire ! Eh quoi ! ajoûtai-je, ne voyant nulle altération sur le visage de Menocrate, quoi ! vous n'êtes point allarmé. Je vous vois tranquille, quand vous touchez peut-être au moment de

me perdre pour jamais ! Apprenez, Sidonie, me repliqua-t-il, la cauſe de cette tranquillité. Ecoutez-moi à votre tour.

Cette nuit eſt la nuit des prodiges. Un homme vêtu d'une robbe longue, m'a apparu : Menocrate, m'a-t-il dit, tu as beſoin de ſecours ; je viens te le donner : On veut te forcer à renoncer à ton amour pour Sidonie, une puiſſance pour toi inconnuë & inviſible va te tourmenter, & voudra peut-être pour jetter l'effroi dans ton ame, te tranſporter au bout de l'Univers : A tout ce que tu croiras voir d'extraordinaire, oppoſe ce petit rameau que je

te laisse, il détruira tous les prodiges. Ne crains rien, sois ferme, Sidonie sera à toi. Tous deux vous triompherez. Je vous protége. L'homme disparoît, je m'éveille, le jour frappe mes yeux, je regarde & reconnois sur mon lit le rameau que je viens de voir dans la main de celui qui m'avoit parlé. Le voilà ce précieux don, continua Menocrate, en le tirant de sa poitrine, & en me le présentant. Donnez-le moi ce témoin de la réalité de cette apparition, dis-je avec vivacité. Que mon pere, que ma mere le voyent; je vais le leur porter ; ce qui vous est arrivé détruit le songe de ma mere, détruit le

mien ; je cours les en inſtruire. Puiſſent-ils m'écouter avec confiance ! Puiſſe la crainte s'éloigner de leurs eſprits allarmés ! Puiſſe enfin Diane répondre demain à mes eſpérances ! Adieu, mon cher Menocrate.

Je revins au Hameau d'une vîteſſe extrême, je trouve mon pere & ma mere ; la joie qu'ils voyent éclater dans mes yeux les ſurprend ; je leur raconte ce que vous venez d'entendre, je leur montre le rameau ; leur étonnement ne peut s'exprimer. Quelle contradiction, diſoit mon pere ! Dans une même nuit Menocrate, Sidonie, Permiſtis reçoivent des

avis tout contraires ! Menocrate a tout à eſperer ſelon ſon apparition. Eh ! comment douter de ſa réalité, il en tient un gage! Dans le ſonge de Permiſtis, dans celui de Sidonie, elle & Menocrate ont tout à craindre. Que penſer ! Mais c'eſt à Diane à éclaircir un myſtere impénétrable pour nous. Demain il ſera peut-être développé.

Mon pere me donna la plus belle geniſſe de ſes troupeaux ; elle étoit blanche, ſans aucune tache : je la parai, je la couronnai de fleurs avec quelque confiance. Innocente victime, lui dis-je, ſois agréable à la Déeſſe. Puiſſe la Prêtreſſe m'annoncer un

ſort heureux. Nous arrivons au Temple, je préſente la victime, on l'immole, on ouvre ſes entrailles. A peine la Prêtreſſe les a-t-elle conſultées, que ſon viſage s'emflamme, tout ſon corps eſt dans l'agitation, nous ne pouvons ſoutenir l'éclat qui l'environne. Frappés de crainte & de reſpect nous baiſſons les yeux. La Prêtreſſe avec une voix qui porte l'effroi dans nos cœurs, prononce ces mots :

Quelle confuſion ! Quels tranſports furieux !
Je vois le ſang de plus d'une victime.
Suſpendez vos deſſeins, Attendez que le crime
Armé du déſeſpoir ſe puniſſe à vos yeux.

Après avoir dit ces paroles, la Prêtresse se retire dans le sanctuaire.

Nous reprîmes lentement le chemin du Hameau, nous n'osions nous communiquer nos idées sur le sens de l'Oracle. Mais un rayon d'espérance donnoit à ma phisionomie un air de satisfaction ; mon pere s'en apperçut. Sidonie, me dit-il, attendons avec patience que le Ciel éclaircisse ce mystere. Un desir curieux pour pénétrer les decrets des Dieux, seroit peut-être criminel. Notre soumission est un nouvel hommage.

Arrivée au Hameau, je courus où je sçavois trouver Menocrate ;

Menocrate ; je sentois son impatience pour sçavoir la réponse des Dieux ; elle redoubloit alors la mienne pour la lui apprendre. Je le joins, je lui raconte avec autant de précipitation que de désordre, tout ce qui venoit de se passer au Temple. Sidonie, me dit-il, moderez un transport dont toutefois j'augure heureusement pour nous : Calmez vos esprits, & répetez-moi encore l'Oracle, & tout ce que vous venez de me dire. Menocrate m'écoutoit avec avidité ; la joie éclatoit dans ses yeux à mesure que je parlois ; les miens lui marquoient aussi l'espérance dont mon cœur

étoit rempli. Enfin nous nous séparâmes avec la flateuse certitude que mon pere, arrêté dans ses projets par l'Oracle, ne penseroit plus à m'établir.

Comme je regagnois le Hameau, je rencontrai Thevalès. J'aime Steviane, me dit-il, vous le sçavez. Je voudrois bien n'avoir pas à rougir de cette foiblesse, elle est bien peu d'accord avec ma raison; j'en ai honte, mais envain; ma passion pour Steviane n'en est pas moins violente. Mon amour pour elle, & le sien pour Menocrate me mettent dans vos interêts; votre union avec ce Pasteur peut seule me permettre l'espérance de posseder un jour

Steviane. J'ai plus d'une victoire à remporter ſur elle pour arriver au comble de mes vœux ; celle qui doit me mener aux autres eſt de la forcer malgré elle à arracher Menocrate de ſon cœur. Votre bonheur aſſuré peut ſeul avec le ſecours de ſa vanité & de ma paſſion lui rendre Menocrate indifferent.

Vous venez du Temple de Diane, continua Thevalès ; confiez-moi les raiſons que vous avez eu pour offrir un ſacrifice, & dites-moi naturellement ce que la Déeſſe a répondu par la bouche de ſon Interprete. N'ayez point de défiance, c'eſt pour vous ſervir que je vous demande

votre ſecret. Vous ne connoiſſez pas Steviane ; vous avez dans elle une Rivale dangereuſe ; je puis arrêter ſes projets, mais il faut que je ſois inſtruit. Parlez, ne craignez rien. Je ne pouvois douter de l'amour & de la jalouſie de Thevalès, ainſi je ne pouvois me défier de ſa bonne foi : Je lui racontai le ſonge de ma mere, le mien, celui de Menocrate, le rameau ; enfin je lui dis l'Oracle. Je voyois la ſurpriſe de Thevalès en m'écoutant, ſes yeux étinceloient de colere : La perfide, dit-il. . . . Son amour jaloux pourroit executer. . . . . Non, j'oppoſerai tout mon pouvoir. . . . . . Si-

donie, reprit-il, d'un ton ferme & animé, croyez-en Thevalès, vous & Menocrate ſerez heureux.

Le ſacrifice que je venois d'offrir à Diane, n'avoit pû être ſecret. On nous avoit vû partir avec la victime, on nous avoit vû revenir : la tranquillité de mon pere & de ma mere, de plus la ſatisfaction qu'on voyoit ſur mon viſage, firent penſer que la réponſe des Dieux avoit été favorable. J'ai oublié de vous dire, qu'en ſortant du Temple nous avions trouvé Steviane; elle nous avoit exáminé avec attention; la joie qui brilloit dans mes yeux la fit trembler; ſes craintes re-

doublerent, elle forma des projets terribles; & elle en précipita l'execution par les raisons que vous allez apprendre.

Sans le sçavoir je venois de donner à Thevalès la certitude de l'amour violent de Steviane pour Menocrate : en me quittant il alla la chercher. Poussé par sa jalousie il l'accabla de reproches. Mais la surprise de Steviane fut extrême de voir Thevalès instruit de ce que sa passion lui avoit fait imaginer & executer. Steviane confondue de voir son amour & ses projets à découvert, vis-à-vis d'un amant armé contre elle d'une puissance qui sans avoir rien de criminel étoit bien supé-

rieure à la ſienne, eſſaya de tirer avantage de la foibleſſe de Thevalès; elle employa la douceur, car la voix de la fauſſeté lui étoit fermée.

La feinte douceur de Steviane irrita encore Thevalès. Vous connoiſſez mon pouvoir, lui dit-il; il n'offenſe point les Dieux que je revere. Ils ont le vôtre en horreur; vous ſçavez combien il eſt inférieur au mien: tremblez ſi vous oſez l'exercer contre Sidonie; tremblez auſſi que je ne vous faſſe connoître à toute la Contrée. Cette Sidonie votre Rivale que vous voulez ou intimider, ou faire périr, je la prens ſous ma protection, &

je vais la mettre en état de ne plus vous craindre. Thevalès quitta Steviane ſans lui donner le tems de lui répondre.

Steviane troublée des menaces de Thevalès reſta comme immobile ; mais elle trouva bientôt dans la noirceur de ſon caractere des reſſources pour n'être pas arrêtée dans ſes deſſeins. Elle connut peu d'heures après le prix de ſçavoir déliberer & exécuter ſur le champ ; elle fit l'un & l'autre en même tems. Il n'y avoit pas une heure que Thevalès m'avoit parlé ; j'étois ſeule dans le verger de mon pere lorſqu'un tourbillon enflammé tombe ſur moi, m'enveloppe & m'enleve.

Mon effroi fut mortel ; mais que devins-je, quand je vis Steviane avec moi dans un nuage ! Ne crains pas de mourir, me dit-elle, je te hais trop pour t'arracher la vie ; tes malheurs seroient finis, je veux qu'ils durent. Je veux qu'abandonnée à ton déſeſpoir dans un affreux deſert, tu ſouffres, tu gemiſſes, que mon bonheur enfin y faſſe ton tourment. Je vais m'emparer de tous tes droits; je vais joüir ſous ta propre figure de l'erreur de Licidas, de celle de Permiſtis, & de la douceur d'entendre Menocrate me jurer qu'il m'adore. Je t'en haïrai davantage ; c'eſt à toi, cruelle, qu'il croi-

ra le dire, mais les maux où je te livre me vangeront à tous les inſtans. Timante & Licidas ſeront bientôt réunis, j'en ſçai le ſur moyen. Alors ma foi donnée à Menocrate ſera le premier gage qu'ils recevront de leur amitié. Voilà, pourſuivit-elle, en me laiſſant au milieu d'une forêt, la ſeule nourriture que je te laiſſe dans ce deſert.

Steviane en effet eût été moins cruelle & moins vangée, ſi elle m'eût donné la mort, qu'en me laiſſant la vie. Oubliez-moi, mes enfans, pour quelques momens, où Steviane m'a tranſportée : revenons à ce qui ſe paſſe dans le Hameau, tan-

dis que les Dieux touchés de mon état déplorable, me font trouver un azile contre la fureur des bêtes ſauvages.

Steviane m'avoit à peine enlevée, que mon pere allant à ſes troupeaux, vit un nuage qui deſcendoit à travers les airs. Le nuage s'arrêta à peu de diſtance de lui, il s'ouvrit; un homme aſſis dans ce nuage, lui dit: Licidas, connois le peril où Sidonie eſt expoſée. Steviane ſa Rivale eſt magicienne; Sidonie eſt l'objet de ſa fureur, bientôt elle éprouveroit juſqu'où peut aller ſa vangeance, ſi elle n'étoit armée contre elle de ce petit rameau. Que ta fille le porte

dans ſon ſein ; ſa vertu eſt au-deſſus du pouvoir criminel de Steviane ; j'ai fait le même don à Menocrate la nuit que Steviane a porté la terreur dans l'ame de Permiſtis, & dans celle de Sidonie : ne crains rien ni pour ta fille, ni pour ſon amant, ils ſont tous deux en ſureté ; eſpere que leur conſtance ſera récompenſée. Ne confie qu'à ta famille, ce que les Dieux approuvent que je faſſe pour elle. Mon pere avoit à peine entendu ſes dernieres paroles, que le nuage en ſe refermant ſe diſſipa dans les airs.

Vous penſez bien que cet homme déguiſé ſous d'autres

traits, étoit Thevalès; mais ſa précaution étoit tardive, Steviane l'avoit prévenu. A la faveur de ma reſſemblance, elle étoit déja Sidonie chez Licidas & aux yeux de Permiſtis. Mon pere auſſi peu étonné de ce qu'il venoit de voir, que tranſporté de joie de cette apparition, & d'être poſſeſſeur du rameau, revint ſur ſes pas : en rentrant dans la maiſon il voit Steviane. Ah! ma chere Sidonie, lui dit-il, quels malheurs nous menaçoient! Suis-moi dans la chambre de ta mere, il faut qu'elle entende ce que j'ai à te dire.

Lorſque mon pere fut en préſence de ma mere, il re-

prit : Steviane eſt magicienne ; cete criminelle & méchante fille armée de ſon funeſte pouvoir, t'auroit, ma fille, fait tomber ſous les coups portés par ſa jalouſe rage ſans le ſecours que je viens de recevoir. Regarde, ma chere Sidonie, ajoûta-t-il, en préſentant à Steviane le rameau ; regarde, reconnois-le ; c'eſt le pareil de celui qu'a reçu Menocrate. Alors mon pere raconte ce qui venoit de lui arriver. Steviane avec la maligne joie dans le cœur, de voir qu'il ne lui importoit plus qu'on connût ſon ame criminelle & ſes perfides deſſeins, jouiſſoit de l'erreur & de toute la

tendresse de Licidas & de Permistis ; elle se louoit de cette activité qui ayant prévenu Thevalès, le laissoit dans la confiance, que par son pouvoir & ses menaces il venoit de mettre Menocrate & moi à l'abri de ses entreprises.

Je crois néanmoins que Steviane n'étoit pas tranquille ; le plus leger soupçon, la moindre défiance auroient fait découvrir à Thevalès tous les crimes de Steviane. Je ne vous montrerai point cette odieuse fille vis-à-vis de Menocrate, je vous dirai seulement qu'empressée à le chercher, elle lui paroissoit plus tendre que je ne lui avois jamais paru, & qu'elle goûtoit

le plaiſir de le voir le plus paſſionné des hommes ; mais ce plaiſir étoit mêlé avec le poiſon le plus amer. C'étoit à Sidonie à qui Menocrate croyoit jurer un amour éternel ; c'étoit à Sidonie qu'il croyoit confier ſa haine pour Steviane, & l'horreur qu'elle lui inſpiroit. Steviane pour mieux jouer mon rôle dans ma famille & avec Menocrate, étoit forcée à appuyer tout le mal qu'on lui diſoit d'elle, d'en parler avec mépris ; enfin à ſe déchirer elle-même. L'amour de la chaſſe avoit fait tout le plaiſir de Steviane, juſqu'au moment où Menocrate avoit ſçu toucher ſon cœur ; elle aimoit

ſurtout à tirer au vol ; ſon adreſſe pour lancer ou le dard, ou le javelot étoit ſi ſupérieure, qu'aucun de nos Paſteurs n'acceptoit d'elle le défi dans cet exercice.

Il n'y avoit pas encore vingt-quatre heures, que Steviane rempliſſoit ma place, lorſque mon frere & trois de ſes camarades diſſipés & & libertins comme lui, revenant la nuit au Hameau, furent aſſaillis par un orage affreux. Ils ne pouvoient avancer, ils avoient à combattre l'obſcurité, la pluie, la grêle & le vent ; le tonnerre grondoit ſur leurs têtes, il devenoit plus furieux à tous les inſtans. Mais quel fut l'ef-

froi des trois camarades de mon malheureux frere à un éclat terrible ! épouvantés ils fuient ; le bruit cesse, ils s'arrêtent, mon frere leur manque, ils l'appellent ; il ne répond point. Saisis de crainte ils reviennent sur leurs pas ; un éclair leur montre Geniade étendu sur la terre & baigné dans son sang. Le secours qu'ils lui donnent est inutile, il étoit mort. Frappés d'une frayeur mortelle, ils prennent le chemin du Hameau ; ils arrivent chez mon pere, où ils trouvent tout le monde en allarmes.

Cette tempête épouvantable qui duroit toujours, désoloit dans ce moment nos

vergers & nos prairies. Elle détruisit toute la fortune de Steviane. Prez, bestiaux, vergers, habitations des animaux, maisons, tout fut entierement ravagé par la grêle & par la foudre; de sorte que Steviane enviée par la beauté & l'étendue de ses biens, restoit ruinée. Les camarades de mon frere entrerent sans pouvoir proferer une parole; leur affliction, leurs cris, leur effroi font trembler Licidas & Permistis. Ils craignent de les questionner, ils sont impatiens de sçavoir le sujet de leur trouble & de leurs gémissemens. Enfin mon pere & ma mere apprennent qu'ils n'ont plus

de fils. L'amour paternel effaça ſur le champ chez le tendre Licidas, & chez la ſenſible Permiſtis le ſouvenir des égaremens de mon frere. Leur douleur fut inexprimable.

Dans le premier mouvement de leur affliction ce fut dans les bras de Steviane qu'ils ſe jetterent. Ma fille, lui diſoient-ils, ma chere Sidonie, c'eſt à toi à nous conſoler; tu nous reſtes ſeule. Que ta tendreſſe pour nous, que ta vertu faſſent la douceur des jours que nous avons encore à vivre. Steviane avoit de l'eſprit & de la ſoupleſſe, il lui fut aiſé de ſe montrer ce qu'elle vouloit paroître dans

cette triste circonstance.

Dès que l'orage fut fini, mon pere envoya trois de ses bergers avec les camarades de Geniade, pour prendre & apporter cet infortuné. On fut étonné de lui trouver la poitrine ouverte & déchirée; mais comme la tempête n'avoit été que trop réelle, & que trop foudroyante, on n'attribua qu'à elle la mort funeste de mon frere. La désolation étoit générale dans tout le Hameau; l'orage avoit plus ou moins endommagé les biens de tous les habitans; ceux de Timante avoient souffert plus que les autres, mais moins que ceux de Steviane.

La douleur de mon pere re-

çut encore de l'accroiſſement, en apprenant le déſaſtre de Timante. Que Timante eſt à plaindre, dit-il à ma mere ! Une fortune que ſes pénibles travaux avoient rendue conſidérable, vient d'être preſque détruite ; il eſt chargé d'une groſſe famille, quel ſujet d'affliction ! En achevant ces mots, mon pere ſortit : ce fut chez Timante qu'il alla. Timante, lui dit-il, en lui tendant la main, me refuſerez-vous les embraſſemens d'un frere qui m'a toujours été cher ? Il ne me faut pas moins que cette douceur pour modérer ma peine. Je n'ai plus de fils, je viens en chercher un chez vous. Que

vois-je, & qu'entens-je, s'écria Timante, en levant les yeux & les mains au Ciel ! Quoi ! C'eſt Licidas ! Licidas que j'ai pu offenſer, que j'ai pu haïr ! Ce Licidas enfin contre lequel j'ai pu tenir ſi longtems. Juſtes Dieux, oubliez comme lui mon injuſtice.

Timante n'avoit pas achevé ces mots, que lui & mon pere étoient dans les bras l'un de l'autre, ils ſe ſerroient, ils s'embraſſoient, ils ſe moüilloient le viſage de leurs larmes ſans parler. Licidas, reprit Timante, vous avez trop d'avantage ſur moi. Vous me cherchez au moment même de votre afflic-

tion & de ma ruine ; dans cette circonſtance vous venez me demander un fils pour en faire le vôtre. Que j'ai de honte ! Que j'ai de repentir ! Non, le tems ne l'effacera pas. Ah ! Licidas, car je n'oſe encore vous appeller mon frere. Timante, vous avez toujours été le mien dans mon cœur, lui repliqua mon pere. Soyez encore plus ; ſoyez le pere de ma fille, venez l'entendre vous nommer de ce doux nom. Venez, Pemania, ajouta-t-il, venez embraſſer une ſœur, à qui vous n'avez jamais ceſſé d'être chere ; que le plaiſir de vous retrouver, adouciſſe l'excès de ſa douleur.

Timante & Pemania suivis de leurs six garçons, entrerent avec Licidas chez Permistis. J'ai perdu un fils, mais je retrouve un ami, lui dit-il, en tenant Timante par le bras; nos deux familles sont réunies, elles n'en vont faire qu'une. Sidonie, continua-t-il, en s'adressant à Steviane, vos vœux sont comblés, je vous donne à Menocrate. Steviane dans ce moment vit la violence de la passion de ce Pasteur par ses transports. Qu'elle me haïssoit, je crois, dans ces instans! La ruine totale de cette criminelle fille, les biens du pere de son Amant ravagés, détournerent chez Licidas

l'idée que la mort de ſon fils pouvoit être l'ouvrage de la fureur de Steviane. De plus, ce ne devoit pas être à Steviane à lever le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit au bonheur de Menocrate & au mien ; car du caractere dont on connoiſſoit mon pere, la mort de ſon fils devoit opérer ſa réconciliation avec Timante, & mon mariage avec Menocrate ; ainſi on ne pouvoit ſoupçonner Steviane d'avoir commis ce crime, Thevalès lui-même y fut trompé.

Il eſt tems, mes enfans, que je vous ramene dans la forêt, où Steviane m'avoit tranſportée. J'y paſſai la nuit dans des frayeurs mortelles :

A tous les inſtans je me croyois dévorée par les bêtes, dont les heurlemens me faiſoient frémir d'horreur. Je m'étois aſſiſe au pied d'un arbre, où je craignois même de reſpirer. L'arrivée de l'aurore me raſſura un peu; j'oſai me relever, je n'aſpirois qu'au bonheur de ſortir de la forêt. Mais de combien mon déſeſpoir n'augmenta-t-il pas, quand après l'avoir parcourue tout le jour, je vis qu'il alloit finir & me laiſſer encore dans ce deſert affreux! Excédée de laſſitude & de foibleſſe je tombai près d'un arbre.

Cette ſeconde nuit fut pour moi encore plus terri-

ble que la premiere, par l'idee effrayante qui se présenta à mon esprit ; je pensai que Steviane en me laissant dans ce desert, m'avoit ôté le pouvoir d'en sortir jamais. Ce fut alors que mon désespoir n'eut plus de borne, les cris des animaux, leurs heurlemens ne m'effrayoient plus; je les appellois, je les conjurois de venir terminer ma malheureuse vie. Le jour qui parut me rendit quelque espérance ; je recommençai à parcourir la forêt : Aucun objet, disois-je, ne se présentera-t-il point à ma vûe? Ne recevrai-je aucun secours? Vais-je encore être livrée aux horreurs des ténebres?

le Soleil va bientôt diſparoî-tre, la nuit va lui ſucceder : Ah ! Malheureuſe Sidonie ; Steviane t'a condamnée à finir ici tes triſtes jours. Je faiſois ces cruelles réflexions lorſque je vis un Vieillard qui avançoit lentement vers moi. L'eſ-poir de recevoir de lui quel-que ſecours, me fit voler au devant de ſes pas.

Que la pitié, lui dis-je, vous interreſſe pour une in-fortunée qu'une barbare Riva-le par un pouvoir ſurnaturel a conduite & abandonnée dans ce deſert. Suis-je bien éloi-gnée de la Theſſalie ? C'eſt ſur les bords du fleuve Penée que j'ai pris naiſſance. Ve-nez, mon enfant, me repli-

qua le vieillard, en me prenant par le bras. Si je ne vous tenois pas, continua-t-il, en voyant ma ſurpriſe, je ne pourrois vous tirer de cette forêt. Le pouvoir qui vous y retenoit pour n'en ſortir jamais, vous rendoit inviſible à tout autre qu'à moi. Mais votre enchantement eſt fini. Venez, je vais d'abord vous donner un azile; enſuite je pourrai vous être de quelque conſolation. Nous marchons, nous ſortons du bois, je vois ſur une éminence une petite habitation; le Vieillard en prend le chemin, nous arrivons. J'entre dans une maiſon d'une propreté admirable, elle étoit

divisée en plusieurs parties par des cloisons de jonc : une natte fine tapissoit cette demeure. Le bon Vieillard me fit prendre quelque nourriture, puis il me dit : Mon enfant, vous avez besoin de repos, je vous laisse ; demain vous m'instruirez de vos malheurs ; calmez votre affliction, concevez quelque espoir, ayez confiance en la protection des Dieux, & livrez-vous au sommeil.

Je me levai avec le jour, je sortis doucement de ma petite cellule, je vis un jardin, j'y entrai. Il y avoit peu de fleurs & peu de fruits, mais il étoit rempli de simples & de plantes qui m'é-

toient inconnuës. J'apperçus le bon Vieillard dans un coin où plusieurs arbres touffus garantissoient de l'ardeur du soleil. Approchez, mon enfant, me dit-il, venez me raconter vos malheurs ; parlez sans crainte : il me fit asseoir à côté de lui sur une espece de lit de gazon. Alors je lui fis le récit de ma vie.

Je ne pouvois faire connoître Steviane à Cephalis, c'étoit le nom de ce Vieillard, sans lui parler de l'amour de Thevalès pour cette abominable fille. Ma surprise fut extrême d'entendre Cephalis s'écrier : Ah ! Thevalès, quel est ton égarement ! Que deviennent les préceptes

préceptes de vertu que Spartidis & moi t'avons donnés ! A quoi te ſert que nous t'ayons initié dans les myſteres qui conduiſent à la vraie ſageſſe ! Tu oſes aimer une magicienne ! Une fille capable d'oublier ce qu'elle doit aux Dieux ! Quel ſujet pour moi d'affliction ! Oui, mon enfant, continua Cephalis, j'aime Thevalès comme s'il étoit mon fils ; il eſt tout ce que j'ai de plus cher. Apprenez les raiſons qui m'ont ſi tendrement attaché à lui, écoutez-moi.

Vous êtes en Egypte, cette forêt où Steviane vous a tranſportée, eſt à peu de diſtance de Memphis ; ce ſont

les Dieux, ma fille, qui voulant par mon moyen vous secourir, & par le vôtre m'instruire de l'indigne foiblesse de Thevalès, pour l'en guérir, ont suggeré à la cruelle Steviane de vous mener dans le desert, où ils m'ont inspiré de vous aller chercher.

A vingt ans Thevalès obtint de son pere la permission de voyager; il vint en Egypte: mon frere Spartidis étoit comme il est encore aujourd'hui, un des Prêtres d'Osiris. Thevalès avoit la louable ambition d'acquerir des connoissances propres à le conduire à la sagesse; il pensoit déja que l'application

& l'étude ſont néceſſaires à l'homme. Elles préſervent ſon cœur des vices que l'oiſiveté traîne à ſa ſuite. Oui, mon enfant, pourſuivit Cephalis, d'un ton doux, mais appuyé, la pareſſe & l'ignorance ſont les plus dangereux ennemis de la nature humaine; elles la dégradent, elles l'aviliſſent. La probité, la droiture, les bienſéances, l'amitié ont leurs principes; ils ſont étendus, ils veulent être étudiés & médités: un bon naturel ne peut ſeul guider, ni empêcher de faire un faux pas, dont ſouvent on ne ſe releve jamais.

Pour tirer tous les avantages que Thevalès vouloit re-

cüeillir de ſon ſéjour à Memphis, il falloit connoître quelque Prêtre d'Oſiris, & ſe rendre digne de ſes bontés; ce fut ſon unique objet : auſſi réuſſit-il. En peu de tems il gagna l'amitié de mon frere, le plus ſtudieux & le plus éclairé Miniſtre de ce Dieu. Les queſtions continuelles de Thevalès loin de rebuter Spartidis, l'encourageoient à l'inſtruire; il aimoit à voir ſon ardeur pour les ſciences, & ſon application pour les acquerir.

Thevalès paſſoit les jours entiers au Temple d'Oſiris; il entendit parler dans Memphis du fameux Zoroaſtre, dont la mémoire eſt encore

aujourd'hui en ſi grande vénération chez les Egyptiens. Cephalis comprit que j'entendois pour la premiere fois nommer Zoroaſtre. Zoroaſtre, continua-t-il, étoit un Prince qui regnoit autrefois ſur les Bactriens, & celui de tous les mortels qui a porté le plus loin la Philoſophie; c'eſt-à-dire mon enfant, celui qui a pénétré le plus avant dans les ſecrets & dans les myſteres de la nature. Zoroaſtre ſçut aſſujettir tous les eſprits inviſibles répandus dans le vaſte Univers. Ces connoiſſances ſupremes ont paſſé juſques à quelques-uns de nous: ceux-là en font un uſage approuvé des Dieux,

d'autres ne pouvant atteindre à la même perfection, ont eu recours à des esprits malfaisans qui les rendent comme eux ennemis des hommes & des Dieux. Telle est Steviane, mon enfant. Thevalès plus heureux est ce que nous appellons un disciple de Zoroastre; un Philosophe, un Sage.

Il y avoit déja vingt ans que j'étois retiré dans cet azile tranquille, dont je ne sors que pour aller tous les six mois embrasser Spartidis. Je trouvai un jour Thevalès avec lui; sa conversation dans laquelle je connus son amour pour la contemplation des choses célestes, m'inspira pour

lui de l'eſtime. Mon frere peut-être trop prévenu en ma faveur, dit à Thevalès : Les lumieres de Cephalis ſont plus étenduës que les miennes, ſes recherches continuelles pendant le cours d'une longue vie, employée uniquement à faire de nouvelles découvertes, lui donnent ſur moi cet avantage. Vous en profiterez, Thevalès, ajoûta Spartidis, car j'eſpere que mon frere prendra pour vous la même amitié que vous m'avez inſpirée.

Spartidis enſuite m'apprit que Thevalès né Theſſalien, étoit depuis quatre mois à Memphis, occupé ſeulement à écouter, à comprendre, &

à étudier les leçons qu'il venoit tous les jours recevoir de lui. Il me pria de souffrir qu'il vînt souvent dans ma retraite, j'y consentis ; c'en fut assez pour Thevalès : pendant l'espace de cinq ans qu'il a resté à Memphis, il partageoit les jours entre mon frere & moi ; cette conduite dans un homme de son âge, sa sagesse, la bonté & la droiture de son cœur, surtout la sagacité de son esprit pour saisir & pour comprendre les choses les plus profondes, m'attacherent si tendrement à lui, que je le croyois mon fils. Il fut obligé de nous quitter, son pere l'exigea ; Thevalès connoissoit ses devoirs,

il obéit. Le moment de notre ſéparation fut un inſtant bien douloureux pour moi. Thevalès l'adoucit en me promettant de venir régulierement tous les mois paſſer vingt-quatre heures dans ma retraite. Il m'a tenu parole ; douze ans n'ont affoibli dans ſon cœur ni ſon amitié, ni ſa reconnoiſſance.

Tout ce que vous venez d'entendre, mon enfant, pourſuivit Cephalis, vous apprend que vous reverrez bientôt votre patrie ; je pourrois dès ce moment vous y faire tranſporter, mais je veux laiſſer à Thevalès le plaiſir de vous rendre à votre famille. Demain au jour naiſ-

ſant Thevalès ſera ici ; je ne puis me faire entendre de lui, qu'au premier inſtant où l'aurore commencera à paroître ; attendez l'arrivée de Thevalès ſans inquiétude, je vous le répete, mon enfant, & je vous le promets, demain vous reverrez votre Patrie.

Vous êtes toutes, je crois, trop empreſſées de ſçavoir ſi Thevalès vint, pour que je vous raconte ce que me dit le ſage Cephalis le reſte de cette journée ; mais j'étois charmée de l'entendre. Tous ſes diſcours étoient des leçons de ſageſſe, & ſes actions des exemples de vertu ; il me fit ſentir combien on doit de reſpect à ceux de qui nous

dépendons, & la douceur qu'on doit toujours employer avec les personnes qui dépendent de nous. Je me suis souvenüe de ses préceptes, je les ai pratiqués autant que j'ai pû. Le lendemain Cephalis m'éveilla un peu avant le jour, nous allâmes dans son jardin. Il se plaça dans le milieu, il leva la tête, puis il cria : Thevalès, Cephalis veut te parler, obéis à sa voix ; viens. Ensuite il se tourna vers moi, & me dit : Je veux seul entretenir Thevalès, mon amitié doit lui épargner la confusion de rougir de sa foiblesse devant d'autres yeux que les miens ; je vais l'attendre à quelque

diſtance d'ici; mais il ne ſera inſtruit que vous êtes dans ma maiſon qu'au moment où je vous l'ameneraidans ce jardin.

Je trouvois ce rendés-vous ſi ſingulierement donné, que je tremblois de ne pas voir arriver Thevalès; j'allai me placer à l'extrémité du jardin ſur une petite butte de terre, d'où je voyois Cephalis. Je ne tardai pas à appercevoir dans les airs un tourbillon lumineux, qui en s'abaiſſant venoit rapidement vers Cephalis; il s'arrêta vis-à-vis de lui; alors ma joie fut extrême, je vis Thevalès. Le même inſtant qui me le montra, fit diſparoître le tourbillon; Cephalis reſta à ſa pla-

ce, Thevalès avec un air empressé, vint à lui les bras ouverts pour l'embrasser. Cephalis l'arrêta en lui posant la main sur la poitrine; je ne pouvois rien entendre, mais je jugeai que Cephalis reprochoit à Thevalès son égarement; car je vis tout d'un coup ce dernier tomber aux pieds du sage, & le visage couvert de larmes serrer ses genoux comme quelqu'un qui demande grace.

Cephalis laissa assez longtems Thevalès dans cette posture; je le voyois parler avec feu: enfin il releva Thevalès. Alors s'abandonnant à sa tendresse pour lui, il le reçut dans ses bras. Ce moment fut

touchant; les bras entrelaſſés, ces deux ſages ſe tenoient, ſe ſerroient, s'embraſſoient avec une expreſſion ſi ſenſible, qu'il étoit aiſé de juger de leur réciproque attachement. J'attendois avec impatience le moment de paroître aux yeux de Thevalès; je vis avec plaiſir Cephalis qui prenoit avec lui le chemin de ſa maiſon; je gagnai promptement le milieu du jardin, où un inſtant après ils entrerent tous deux.

Que vois-je, s'écria avec étonnement Thevalès! Eſt-ce bien Sidonie? Oui, c'eſt elle, lui dis je: C'eſt cette infortunée Sidonie que vous n'avez pas eu le tems de garan-

tir de la fureur..... Juſte Ciel! Qu'entrevois-je, reprit-il, en m'interrompant! Quelle promptitude à executer! .... Quel artifice! .... Que de crimes!... Ah! perfide Steviane!.... C'eſt Steviane, repris-je, qui m'a tranſportée..... Cet inſtant me dit-il, en me coupant encore la parole, m'inſtruit de tout. Mais vous, malheureuſe Sidonie, vous ignorez que Steviane, aujourd'hui Sidonie dans la maiſon de Licidas... ... Je le ſçai, repartis-je. En me laiſſant en proie à moi-même, la cruelle a voulu que j'euſſe encore à gémir de ſon bonheur. A quel prix vient-elle de l'acheter, reprit The-

valés ! Dans ce moment je perce le myſtere ; je frémis ! Quoi ! malheureuſe, tu as oſé commettre ce crime ? ... La tempête qui te coûte tes biens, t'a été trop favorable, tu t'es ſervie de ton adreſſe pour porter à Geniade le coup dont on la cru frappé par la foudre ! Perfide ! ton bras a commis cet homicide. Oui, Sidonie, continua Thevalès, votre frere eſt la victime de l'amour de Steviane ; il ne vit plus : le ſuccès qu'en attendoit ſa fureur a répondu à ſon attente ; Timante & Licidas ſont réunis, & dans peu de jours Menocrate doit recevoir la foi de ce monſtre, en croyant recevoir la vôtre.

Je tombai dans une affliction que je ne puis exprimer ; ma surprise & ma douleur m'avoient empêché d'interrompre Thevalès. Dieux ! m'écriai-je, quand il eut cessé de parler. Dieux ! à quelle épreuve mettez-vous mon cœur ! Mon frere est mort, & Menocrate va m'être pour jamais enlevé ! Infortuné Geniade, notre tendresse te coûte donc la vie ! Ciel ! que je suis déchirée dans ce moment ! Que m'importe à présent de vivre, Menocrate vivra pour une autre ! Son erreur n'adouciroit point ma peine, helas ! elle irriteroit encore mes maux. Il seroit heureux, parce qu'il croiroit

l'être, & moi tourmentée ſans relâche, je ne verrois le jour que pour gémir de mon triſte ſort.

La perfide ! s'écria avec tranſport Thevalès. Ses forfaits me font trembler; ne les ayant pas ſoupçonnés, je n'ai pu les prévenir, mais je l'en punirai; c'en eſt fait, mon amour effrayé de tant de crimes, ſe change en horreur. Venez, Sidonie, mon projet eſt formé; venez dans ma maiſon juſqu'au moment où je puis l'executer. Vous, mon pere, dit-il à Cephalis en l'embraſſant, vous n'aurez plus à me reprocher un égarement indigne de cette ſageſſe que vous avez ſçu me

faire aimer, & qui n'a pu néanmoins me garantir des charmes d'une fille que je méprisois même en l'adorant. C'étoit-là ma punition ; en effet quelle peine ! Quelle honte pour un homme vertueux d'avoir à rougir d'un mauvais choix ! En achevant ces mots, Thevalès m'enleva sans me donner le tems de témoigner à Cephalis ma reconnoissance, & dans un nuage il me transporta chez lui.

Je l'avoüerai ; malgré mon extrême affliction, malgré l'effroi où j'étois que Menocrate abusé ne reçût la foi de Steviane, je sentis un charme inexprimable en revoïant

les lieux de ma naiſſance. Dans mon premier mouvement de joie, je dis à Thevalès : Laiſſez-moi aller promptement tirer mon pere & ma mere de leur erreur, je vais confondre Steviane, alors je n'aurai plus rien à. . . . Arrêtez, me repliqua-t-il ; gardez-vous ſans moi de vous préſenter aux yeux de Steviane ; laiſſez-moi le maître de vous conduire juſqu'au moment où je voudrai faire éclater ma vangeance. Eh bien ! repris-je, conſentez au moins que je voye Menocrate ; faites-le venir ici. Non, me répondit Thevalès, il n'eſt pas encore tems que Menocrate ſoit déſabuſé.

Mais, belle Sidonie, je vais me prêter à votre impatience. Alors il me fit froter les mains & le visage avec une racine que je ne connus point. Vous pouvez à présent, me dit-il, vous montrer à mes fenêtres & sur ma porte, vous serez invisible à tous les yeux.

Il me raconta ensuite l'entretien qu'il avoit eu avec Steviane. C'est cet entretien, continua-t-il, qui l'a déterminée à prendre sur le champ le parti de vous enlever ; cette action si hardie & executée si près de mes menaces, m'a trompé. Thevalès m'apprit son apparition à mon pere, & le don qu'il lui avoit fait,

ainſi qu'à Menocrate, du rameau qui devoit nous garantir tous deux des piéges de Steviane. Thevalès me dit auſſi que Steviane ayant ſubſtitué un phantôme à ſa place, on croyoit la voir tous les jours ou dans le Hameau, ou dans la campagne. Si je voulois, pourſuivit-il, ce phantôme diſparoîtroit dans le moment; mais c'eſt Steviane elle-même que je veux confondre; voilà où ſe bornera ma juſte vangeance. Je la dois à la Theſſalie, je vous la dois, Sidonie, elle peut ſeule opérer votre bonheur, & mettre la Contrée à l'abri des perſécutions de cette fille encore plus méchante que criminelle.

Dieux! s'écria Thevalès, en portant ses mains sur ses yeux, est-il possible que j'aye pû donner mon aveu à ma foiblesse pour Steviane! L'horreur que devoit m'inspirer l'art dont elle fait usage, n'auroit-elle pas dû suffire pour empêcher l'amour de se rendre maître de mon cœur! Falloit-il attendre pour en triompher que je ne pusse me déguiser à moi-même la noirceur de l'ame de Steviane! O, Sagesse! que tu es de peu de secours, quand l'homme qui se flatte de te posseder, ose trop se confier à lui! S'il échappe le premier moment pour t'appeller à son aide, tu n'as plus assez de force pour

le défendre : Il eſt vaincu.

Soyez tranquille, me dit Thevalès, lorſqu'il fut revenu à lui-même, vous n'avez rien craindre de Steviane; elle ne joüira pas encore longtems des avantages que lui donne votre reſſemblance. Thevalès après ces mots me laiſſa ſeule & ſortit. Sa maiſon étoit preſque au milieu du Hameau, celle de mon pere & celle de Timante étoient aux deux extrémités, ainſi il falloit paſſer devant la demeure de Thevalès pour aller les uns chez les autres. Dès que je fus ſeule, je me plaçai à une fenêtre, dans l'eſpérance de voir Menocrate; mon attente ne fut pas vaine, je

je l'apperçus de loin, il étoit avec Steviane ; je crus me voir moi-même. Figurez-vous, mes enfans, mon émotion ; l'amour & la haine me troublerent en meme tems. Je vis avec une ſorte de plaiſir, mais qui ſe confondoit avec la crainte, l'air de ſatisfaction répandu ſur le viſage de Menocrate ; ſa démarche avoit cette liberté qui marque celle de l'eſprit. Je crus lire ſur le viſage de Steviane, & dans ſon maintien, du trouble & de l'agitation ; je penſai que cette ennemie ne jouiſſoit pas tranquillement d'un bonheur qu'elle ne devoit qu'à l'illuſion : je ne la croyois pas ſans in-

quiétude ſur ce qui pouvoit encore traverſer & arrêter ſes projets. Thevalès devoit lui paroître bien redoutable.

Je ne pouvois comprendre le projet de Thevalès ; je voyois Steviane occuper ma place chez mon pere ; le jour approchoit qui devoit l'unir à Menocrate ; tout étoit d'accord, tout ſe préparoit. Mes craintes augmentoient à chaque inſtant ; Thevalès les connut. Raſſurez-vous, Sidonie, me dit-il, ne craignez rien. Demain il ne reſtera à Steviane que la honte & la rage d'avoir commis des crimes infructueux. Oui, Sidonie, demain vous ſerez victorieuſe de Steviane. De-

main Licidas & Menocrate la connoîtront, & vous leur ſerez rendue.

Thevalès m'avoit laiſſé ignorer que le jour où Steviane devoit aller à l'Autel avec Menocrate, fût ſi prochain. Malgré ce qu'il venoit de me dire, auſſi craintive que tendre, je devins pâle & tremblante, mes yeux ſe remplirent de larmes. Comment ſe terminera, m'écriai-je, la journée de demain! Que votre cœur eſt ſenſible, me dit Thevalès! Qu'il eſt bien tout entier à Menocrate! Je vois dans cet inſtant l'excès de votre amour pour lui. Que votre ſort à tous deux ſera digne d'envie! Vous l'aimez

autant qu'il vous aime, & vous êtes tous deux vertueux. Ah! Sidonie, que vous êtes heureuſe! votre raiſon a toujours applaudi à votre choix.

Vous croyez bien que je paſſai une nuit pleine de trouble & d'agitation; j'approchois du moment qui devoit décider de ma deſtinée & de celle de Menocrate. Je ne pouvois me connoître moi-même; je ne ſçavois ſi c'étoit l'eſpérance, ou ſi c'étoit la crainte qui prévaloit dans mon cœur. Mais je ne me trompois pas aux mouvemens d'impatience que je ſentois de voir arriver le jour: il parut ſans que j'euſſe goûté un inſtant de repos. De

combien mes agitations n'augmenterent-elles pas, quand j'entendis Thevalès me dire en entrant dans ma chambre: Partons, allons au Temple de Pan. Timante & Licidas vont bientôt y conduire Steviane & Menocrate: Allons les y attendre.

Vous vous ſouvenez, mes enfans, que Thevalès, pour me procurer la liberté de me mettre ou à ſes fenêtres, ou d'aller ſur ſa porte, m'avoit rendue inviſible. Je fus ſurpriſe de le voir appuyer la main droite ſur ma tête; de la gauche il tenoit un paquet de gaze plié ſingulierement. Prenez ce voile, continua-t-il; ce ne ſera plus que par

ſon pouvoir que vous ſerez inviſible à tous les yeux ; mais quoique vous voiyez à travers cette gaze, gardez-vous, Sidonie, de vous découvrir. J'obéis à Thevalès, je me couvris du voile, & ſur le champ nous partîmes pour aller au Temple.

Que devins-je en ſortant de la maiſon de Thevalès ! Quel fut mon trouble ! Je vois venir Menocrate accompagné de Timante, de Pemania & de tous ſes freres ; ils alloient chercher Steviane pour la mener au Temple de Pan. Je reſtai à la place où j'étois. Eh ! comment aurois-je avancé ! à peine pouvois-je me ſoutenir. Je regar-

dai Menocrate avec attention ; la joie éclatoit dans ses yeux ; en passant devant moi, je l'entendis dire à Pemania : Sidonie aujourd'hui sera votre fille : l'aimable Sidonie sera à Menocrate : ce jour assure à jamais ma felicité. Sa parure ornée de guirlandes de fleurs le faisoit ressembler au Dieu qui devoit l'entendre jurer un amour éternel à Sidonie. Malheureux Menocrate, dis-je douloureusement, ce n'est pas moi que tu vas chercher ! Quelle est ton erreur ! Juste Ciel ! préservez-le du piege où le conduit la criminelle Steviane ! Faites que ce soit véritablement Sidonie qui fasse son

bonheur. Marchons, me répondit Thevalès.

J'entre dans le Temple en tremblant; cet azile ſacré me rend tout mon courage; la confiance ſuccede à la crainte; je ſens naître l'eſpérance dans mon cœur; je crois toucher au moment qui va me mettre au comble de mes vœux, un mouvement ſecret m'en aſſure. Je ſuis mon divin guide qui avance juſqu'au pied de l'Autel, où le Grand-Prêtre de Pan devoit unir le fils de Timante avec la fille de Licidas. Thevalès me place à la gauche de l'Autel. Les habitans du Hameau rempliſſoient deja le Temple; tout étoit prêt pour la cérémonie.

Le voile qui me couvroit ne m'empêchoit point de distinguer tous les objets. Je ne perdois pas un instant de vûe la porte par où Timante & Licidas suivis de leurs familles devoient entrer : enfin ils arriverent. Je vis approcher Steviane sans frayeur & sans crainte ; sa parure dans le même goût de celle de Menocrate étoit extrêmement galante; je l'avoüerai, je me trouvai belle en regardant Steviane ; tout le monde en applaudissant à ce mariage, se recrioit sur la beauté des deux époux. Suis-je, me demandai-je à moi-même, aussi heureusement faite que me le paroît cette odieuse fille sous ma ressemblance ?

Steviane vint se mettre au pied de l'Autel avec Menocrate ; je touchois presque cette méchante fille. La cérémonie commence ; mais tout d'un coup le Grand-Prêtre est surpris d'entendre une voix qui lui crie : Ministre de Pan, arrête. Toi, Menocrate, ajoûte Thevalès, regarde. Thevalès avec précipitation approche de moi & leve mon voile. Dieux ! Que vois-je, s'écrie le Grand-Prêtre ! Deux Sidonies ! Quel prodige ! Où trouver la véritable ? En te faisant connoître, reprit Thevalès, celle qui à la faveur de l'illusion te paroît une seconde Sidonie. Son pouvoir criminel, sub-

ordonné à celui que j'ai reçu des Dieux, demeure ſans effet vis-à-vis de ma puiſſance, & je vais la confondre. Thevalès en achevant ces mots, frappe Steviane ſur la tête; auſſitôt elle reprend ſa figure naturelle. Chacun eſt ſaiſi d'étonnement & d'effroi; je cours me jetter dans les bras de mon pere, tandis que Steviane ſans paroître émue, prend ſur l'Autel le couteau ſacré, & s'en perce le ſein. Menocrate, dit-elle, tu vas devoir ton bonheur à mes crimes. Pendant la tempête qui a ravagé les biens de ton pere, j'ai lancé un dard à Geniade que j'ai enſuite retiré de ſa poitrine, après la lui

avoir déchirée avec ce même dard. Sans ſa mort tu n'aurois jamais poſſedé ma Rivale ; & ſi je l'avois moins haïe, je te laiſſerois plus à plaindre que moi : je l'aurois poignardée, quand elle étoit en mon pouvoir ; mais ma fureur m'a trompée. Que ne puis-je la voir expirer dans ce moment ! Puiſſe-t-elle un jour te déteſter autant que tu l'aimes ! Toi, Thevalès, puiſſe-tu m'aimer le reſte de tes jours, & ſans relâche te reprocher ma mort. Steviane affoiblie articula mal ces dernieres paroles ; ſes yeux ſe fermerent, & elle expira.

Venez, Sidonie, me dit le Grand-Prêtre, venez à la

même place où Steviane vient d'expier ſes crimes. Venez donner votre foi à Menocrate. La confuſion regnoit dans le Temple; mais l'ordre que je recevois du Pontife arrêta le murmure. J'approche de l'Autel après avoir reçu les embraſſemens de mon pere & de ma mere, de Timante & de Pemania. Menocrate me ſuit, & le Grand-Prêtre nous unit. Alors la voute du Temple retentit de cris d'allegreſſes; on entend le nom de Thevalès, que chacun loüe d'avoir délivré la Contrée d'une auſſi criminelle fille que Steviane. Je me ſervirai toujours de ma puiſſance, crie-

t-il à haute voix, quand il faudra ou défendre l'opprimé, ou protéger la vertu.

J'approche de Thevalès; je ſuis, lui dis-je, un exemple de votre ſuprême pouvoir & de votre bonté, & j'en ſerois un d'ingratitude, ſi juſqu'au dernier moment de ma vie ma reconnoiſſance pour vous n'égaloit pas ma tendreſſe pour Menocrate. Vingt années n'ont fait qu'ajoûter à mon amitié pour Thevalès; je l'aime, je le reſpecte, & toute la Contrée le chérit: les ſervices importans qu'il m'a rendus, l'ont ſi tendrement attaché à moi, que je lui ſuis preſque auſſi chere que s'il m'avoit donné

le jour. Je lui dois plus, je lui dois le bonheur dont j'ai joüi tant qu'a vécu Menocrate. Six années ont à peine affoibli la douleur que je ressentis en perdant un mari si digne de toute ma tendresse; il ne me falloit pas moins pour l'adoucir qu'un fils plein d'attention pour ses devoirs, & que des filles vertueuses.

On alloit remercier Sidonie de sa complaisance, lorsque l'on vit entrer les trois chefs de famille, qui arrivant de Larisse, venoient chercher leurs femmes & leurs filles chez Sidonie. La joie fut extrême, tout le monde parloit à la fois; on répondoit à celui qui ne faisoit point de

question, & l'on en faisoit une à celui qui parloit à un autre. Ce petit désordre avoit néanmoins ses charmes, il témoignoit combien on étoit aise de se revoir. Avant de se séparer Therssandre pria tout le monde de venir le lendemain passer la journée chez lui; la proposition ne fut refusée de personne, & Sophronie qui malgré son grand âge, aimoit encore les plaisirs innocens, promit de se rendre chez Terssandre.

Fin de la troisiéme Veillée.

LES VEILLÉES DE THESSALIE,

TROISIÉME ÉDITION,

Revûë, corrigée & augmentée de trois Veillées.

Par Mademoiselle DE LUSSAN.

QUATRIÉME VEILLÉE.



A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'or.

M. DCC. XLI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



LES VEILLÉES DE THESSALIE.

QUATRIÉME VEILLÉE.



LES Guerres fréquentes que les Thessaliens avoient contre les Athéniens, arrachoient souvent les Pasteurs de leurs Hameaux pour aller cuëillir des lauriers. Les exercices

militaires en faiſoient des hommes au-deſſus de l'état de Paſteur. Tel étoit Therſſandre : Pluſieurs campagnes & quelques voyages dans ſa jeuneſſe avoient façonné ſon eſprit naturel, & lui avoient donné des manieres aiſées ſans avoir rien de trop libre. Il étoit bon mari, bon pere, bon ami & bon voiſin. L'air ouvert dont il reçut toutes les perſonnes qu'il avoit invitées, & ſa gaïeté donnerent le ton pour le reſte du jour.

La complaiſance que Sophronie eut hier pour vous, dit Therſſandre à ſa fille & à ſes compagnes, vous fait deſirer aujourd'hui un pareil amuſement. Eh bien ! mes

enfans, c'eſt moi qui vais vous le procurer : il eſt juſte que je faſſe les honneurs de cette journée. Je ne vous dirai rien qui me regarde ; j'ai été aſſez heureux pour qu'il ne me ſoit jamais arrivé aucun événement extraordinaire : je devins amoureux de Théane, pour qui ma tendreſſe eſt encore la même ; je lui plûs:je trouvai des difficultés, je les ſurmontai, nous fûmes unis: voilà mon hiſtoire. Celle que vous allez entendre ne s'eſt point paſſée en Theſſalie, néanmoins je crois qu'elle vous amuſera.

Un aſſez long ſéjour que j'ai fait dans ma jeuneſſe en Heſperie, me procura

l'avantage d'apprendre la langue du pays ; mais je n'en ſentis toute l'élégance que par la lecture d'une hiſtoire reconnuë pour vraie dans tout ce vaſte Empire. Je la traduiſis en Theſſalien, ainſi j'aurai recours à mon Manuſcrit. Therſſandre alla le chercher, & revint. Je dois vous avertir, dit-il, que l'Heſperie connoît un genre de merveilleux, different de celui qui fait tant de bruit en Theſſalie. Elle a des enchanteurs, des ſages d'une autre eſpece que les nôtres. Vous en allez juger, écoutez.

C'eſt dans cette belle partie de l'Europe, tantôt appellée Yberie, & tantôt Heſperie,

que regnoit un Roi plus grand encore par ses vertus, que par le nombre de ses sujets. Ses Etats jouissoient d'une tranquille paix, suite heureuse des victoires de son fils. Le Roi occupé du desir de se voir renaître dans les enfans de ce fils si chéri, le pressoit de se marier, mais c'étoit envain. Depuis plus d'un an ce jeune Prince étoit livré à une mélancolie, qu'une passion malheureuse nourrissoit sans relâche. Fatigué du mouvement attaché à une brillante Cour, & des devoirs de bienséance qu'exigeoit de lui son rang, il conjura le Roi son pere de lui permettre d'aller passer trois

mois dans un Château ſur le bord du Tage. Ses inſtances réiterées obtinrent ce qu'il deſiroit ſi ardemment ; il partit avec un très-petit nombre de domeſtiques.

La retraite que choiſiſſoit le Prince d'Heſperie étoit charmante ; la Reine ſa Mere l'avoit fait décorer de tout ce que l'art peut ajoûter à une belle ſituation. Des avenuës plantées d'orangers & de citroniers conduiſoient à ce Palais, dont l'architecture étoit auſſi admirable que les appartemens en étoient bien diſtribués. On en ſortoit de plain pied pour entrer dans les jardins ; une longue & ſolide terraſſe garantiſſoit

ce féjour délicieux de l'impétuofité des flots du Fleuve, devenu par la proximité de fon embouchure affez large, & affez profond, pour que les plus grands vaiffeaux y voguaffent en fureté.

Le Prince d'Hefperie maître de s'abandonner à fes peines, les nourriffoit fans ceffe par de triftes fouvenirs. La chaffe étoit le feul amufement qui l'arrachoit quelquefois à la folitude; mais fans l'arracher à fa trifteffe. Ni le bruit des chiens, ni celui des piqueurs ne l'empêchoient pas d'être abforbé dans fes penfées. Elles le conduifirent un jour jufqu'à ne pas s'appercevoir qu'il s'é-

loignoit de la chaſſe. Après avoir marché long-tems, il revint à lui; il vit qu'il s'étoit égaré : dans le tems qu'il cherche à rejoindre ſon équipage, il voit à peu de diſtance de lui trois hommes qui en attaquoient un ſeul, de qui l'âge ne lui permettoit pas une longue défenſe. Indigné d'un combat ſi inégal, ou plutôt d'une action ſi lâche, il avance, & le cimeterre au poing, il tombe ſur ces aſſaſſins. Son courage les étonne, ils veulent ſe défendre, mais bientôt le Prince leur fait mordre la terre. Celui qui venoit d'être redevable de la vie au Prince d'Heſperie s'avance, & lui

dit : Je ne ſçai dans ce moment ſi c'eſt votre valeur, ou votre générofité que j'admire. Recevez dans cet embraſſement les témoignages de l'eſtime que vous venez de m'inſpirer, & ceux d'une reconnoiſſance qui ne mourra jamais dans mon cœur. Le Prince toujours indifferent pour tout ce qui n'avoit point de rapport à ſes malheurs, ne ſentit aucune curioſité de ſçavoir quel étoit celui à qui il venoit de prêter ſon ſecours ; il ſe contenta de lui répondre : J'ai rempli les devoirs de l'humanité. Il s'éloigne, il parcourt les routes de la forêt, & il retrouve ſes Piqueurs qui le cherchoient.

Il y avoit déja plus de deux mois que ce Prince étoit éloigné de la Cour du Roi son pere. Il commençoit à se plaindre de se voir forcé de quitter une solitude, où le Destin lui épargnoit du moins le pénible usage de la contrainte, lorsqu'un jour, étant plongé dans la plus profonde rêverie, il en fut retiré par un grand bruit. Il court à un balcon; il voit une grosse troupe d'Etrangers qui attaquent les gens de sa suite. Ces malheureux assaillis par le nombre ne se défendoient que pour retarder leur mort de quelques instans. Le carnage & les cris étoient terribles; le

Prince vole au ſecours de ſes gens ; il ſe jette au milieu des Combattans , & terraſſe tout ce qui oſe lui faire tête. Mais bientôt ces Barbares s'appercevant que le Prince n'étoit ſuivi de perſonne , ils ſentent ranimer leur eſpérance & leur fureur ; ils reviennent ſur lui , ils l'entourent , ſon cimeterre vole en éclats ; on le ſaiſit , on le jette dans une chaloupe , & bientôt il eſt conduit dans un vaiſſeau , qui à la faveur d'un vent frais ſecondé par les rames , regagne la grande mer.

Ces barbares étoient des Pirates , rien n'échappa à leur avidité. Le vaiſſeau fut chargé de toutes les richeſſes

enlevées dans le Château du Tage. Le Roi avoit ordonné à ſon fils de porter toujours une ceinture de diamans d'où pendoit ſon cimeterre ; la poignée de ce cimeterre étoit auſſi enrichie de pierreries. Quelque immenſes que fuſſent les richeſſes dont ces Barbares venoient de ſe rendre maîtres, elles ne valoient pas la ceinture & le cimeterre. Dès qu'ils ſe virent en ſureté, ils opinerent pour jetter le Prince à la mer. Notre illuſtre infortuné attendoit la mort ſans la redouter, & il regardoit ces Barbares d'un œil tranquille : on le deshabille ; on lui lie les bras & les jambes, & on le jette à la

mer. Les flots le couvrent à l'instant. Mais, ô prodige étonnant !

Le Prince d'Hesperie après avoir repris la connoissance qu'il avoit perdue, se trouve couché sur un lit magnifique ; il croit d'abord rêver ; il doute qu'il respire encore, il regarde de tous côtés : tout l'étonne, tout l'éblouït. Où suis-je, s'écrie-t-il ! Ce lieu superbe où regne la somptuosité est-il la demeure des morts, dont la vie a été vertueuse ! Que suis-je enfin dans ce moment ! Il se leve, il marche d'un pas timide ; il ne pense pas être seul dans ce séjour délicieux, il craint d'être vû dans l'état où il est,

Mais bientôt ſon embarras ceſſe: Il apperçoit une table longue, faite d'un ſeul rubis ; cette table lui paroît couverte de differentes robbes ; il approche, & il voit qu'il ne s'eſt pas trompé.

Parmi des vêtemens magnifiques le Prince en trouve qui n'ont que de la propreté ; il choiſit & met celui qui lui ſemble le plus ſimple. Revenu de ſa premiere ſurpriſe, il conſidere plus attentivement le lieu où il ſe trouve. Il eſt dans un Palais de criſtal ; ce qui ſurprend le plus le Prince, eſt le platfond ; il voyoit couler les flots par-deſſus, il en entendoit le murmure : les monſtres im-

menſes de la mer ſembloient poſer à plat ſur le platfond, & l'aller écraſer ; mais rien n'écrouloit, & les baleines ainſi que les vaiſſeaux ſe montroient aux yeux en paſſant, & diſparoiſſoient emportés par la rapidité des courans.

Le Prince porte ſa vûe de toutes parts. Nouveaux objets ; nouveaux mouvemens d'admiration. Il perd pour un moment le ſouvenir de ſes malheurs ; il voit une grande enfilade de pieces, il paſſe dans la plus prochaine, il trouve des ornemens d'un autre goût : cette piece lui paroît encore plus ſomptueuſement décorée que celle d'où il ſort. Il n'examine rien

en détail, la curiosité le mene dans la troisiéme. Nouvel ordre, nouvel arrangement. Il s'approche d'une table faite d'un seul diamant bleu; elle étoit couverte de vases de differentes grandeurs & de differentes matieres posés & rangés dans une ingénieuse disposition. Les liqueurs dont ces vases étoient remplis répandoient une odeur ravissante; le Prince prend d'une main timide un des plus petits vases, le porte à ses levres qu'il moüille de la liqueur, il y trouve un goût inconnu, mais délicieux; il en boit quelques goutes, & soudain il sent ses forces réparées. Car malgré sa fermeté,

té, la nature toujours la même chez tous les hommes, avoit souffert en lui.

Il continue à parcourir ce Palais enchanté : ce qui l'étonne le plus, est de n'y rencontrer personne ; il commence à craindre d'y rester seul livré à lui même. A cette pensée les beautés qu'il vient d'admirer perdent presque leur éclat à ses yeux. Son imagination agit sans lui présenter aucune idée où il puisse s'arrêter. Il avance toujours : à la septiéme piece, il trouve une portiere de velour verd bordé de perles ; il n'ose la tirer entierement, il ne fait que l'entrouvrir. Quelle est sa joie ! L'horreur d'une

ſolitude éternelle diſparoît : Il voit un homme. Cet homme couché ſur des carreaux magnifiques, la tête appuyée ſur le bras droit, paroiſſoit endormi. Son air de Majeſté fit douter au Prince ſi c'étoit un mortel, ou un Dieu. Une longue robbe le couvroit ; le fond en étoit pourpre brodé d'une prodigieuſe quantité de differens animaux qui brilloient par l'or & par le mélange de differentes pierreries.

Le Prince d'Heſperie rempli d'admiration, n'oſe avancer, il ne peut auſſi reculer. Il eſt attaché par un mouvement de reſpect mêlé de tendreſſe, auprès du vénéra-

ble Vieillard ; il le conſidere, il penſe que voilà celui qui par un ſecours miraculeux lui a ſauvé la vie. Le Vieillard ouvre enfin les yeux, il les porte ſur le Prince, qui modeſtement baiſſe les ſiens. Approche, lui dit-il, d'un ton affectueux : Tu n'as rien à craindre. Le Prince obéit, il s'incline reſpectueuſement devant le Vieillard, qui avec bonté le force à ſe placer auprès de lui ſur une pile de carreaux ; puis il lui parle en ces termes :

Le ſecours que je viens de te donner, tout ce que tu vois, t'inſtruiſent de mon pouvoir ; il ſeroit à ſouhaiter que les Rois ſe ſerviſſent de

celui que les Dieux leur ont départi comme j'uſe du mien. J'aime la vertu, je la protége, je la récompenſe, & ſi je punis le crime, ce n'eſt jamais par un mouvement de colere, je ne ſonge qu'à corriger les hommes. Tu as été reçû dans ce Palais, merite une plus grande protection. Apprends-moi qui tu es, tes avantures, ſurtout n'oublie rien de ce qui peut me développer les ſecrets ſentimens de ton cœur. Parle avec aſſurance & ſans détour. Seigneur, repliqua le Prince d'Heſperie, un ſentiment plus fort encore que celui de la reconnoiſſance, mettra la verité dans ma bouche. Oui,

je ſens déja pour vous une tendreſſe, permettez-moi ce terme, qui me fera vous ouvrir mon cœur, ſans ſonger que je vous obéis; & puiſſent les Dieux me punir ſi j'altere en rien la verité.

Le Roi de la grande Heſperie m'a donné le jour, continua le Prince. Ma mere ne vit plus, & mon pere, quoique je fuſſe l'unique fruit de ſon mariage, n'a pas voulu paſſer à un autre. Il a beaucoup d'eſprit & de ſçavoir, & il a donné toute ſon application à me rendre digne de lui: il eſt né juſte, humain, libéral, & magnifique. Toujours attentif au bonheur de ſes ſujets, il étoit ſans ceſſe

occupé du desir de former mon caractere sur le sien, & sur les exemples de bonté, de douceur & de clémence qu'il me donnoit.

J'avois à peine seize ans, que me trouvant l'esprit assez formé, il ordonna à son premier Ministre de me voir souvent, de me faire connoître les droits du Souverain, & ceux des sujets sur qui je devois regner; de m'instruire enfin dans la saine politique. Ce sage & éclairé Ministre est un des plus grands Seigneurs de l'Empire; les Rois d'Hesperie n'on pas dédaigné de prendre des Reines dans sa maison, & de donner à la sienne des Princesses. Le

Prince d'Helingzia, c'eſt le nom de ce grand homme, a de la vertu, de l'équité, du courage, de la prévoyance & de l'exactitude. Je pris pour lui la plus tendre amitié; j'étois charmé de ſes converſations, & je les préferois aux amuſemens que les jeunes gens de mon âge cherchoient à me procurer. Mais comme les occupations d'Helingzia ne lui permettoient pas de venir dans mon appartement auſſi ſouvent que je l'aurois ſouhaité, je priai mon pere de trouver bon que j'allaſſe quelquefois chez le Prince d'Helingzia; j'ajoûtai que cette liberté me mettroit plus à portée de profiter de

quelques quarts-d'heure de ſon loiſir.

Mon pere m'écouta avec un plaiſir ſenſible ; il penſoit que d'heureuſes diſpoſitions me rendoient aimables les entretiens ſerieux que d'Helingzia avoit avec moi. Vous me charmez, mon fils, me dit-il, & vous augmentez bien dans ce moment les eſpérances que j'avois déja conçues de vous : A votre âge montrer de l'ardeur pour l'inſtruction, vouloir vous mettre dans l'habitude de penſer & de réflechir, aimer ceux qui par leur expérience peuvent vous éclairer, c'eſt annoncer que vous meriterez un jour l'amour de mes

mes ſujets & l'eſtime de l'Univers. Ah ! Mon fils, je ne crains plus pour vous qu'un bonheur trop ſoutenu;un peu d'adverſité affermiroit encore vos vertus : Allez, mon fils, allez, je vous laiſſe le maître de voir chez lui d'Helingzia auſſi ſouvent que vous le voudrez. Ce diſcours redoubla encore mon émulation, il rehauſſa mon courage ſans toutefois me donner de l'orgueil : il me perſuada ſeulement qu'avec de l'application & de bons avis, je pourrois me rendre digne de ſucceder à mon pere.

Je rendis ma premiere viſite à d'Helingzia, ſans qu'il en fût averti ; je lui dis que

le Roi m'avoit permis de le voir chez lui aussi souvent que je le voudrois. Il me pria de trouver bon qu'il me présentât sa femme & sa fille unique. Nous passâmes dans leur appartement ; la mere étoit encore à la fleur de son âge ; sa fille qui n'avoit alors que quatorze ans, me frappa. Jamais je n'avois rien vû de si beau & de si parfait. Le Prince s'arrêta un moment ; les yeux baissés, il soupira en homme accablé de la plus vive douleur : puis il reprit : Carite, cette adorable personne, joint à une beauté admirable, un esprit infiniment vif, moderé par une sagesse rare. D'Helingzia me

demanda la permiſſion de me laiſſer avec ſa femme & ſa fille pour aller remplir des devoirs indiſpenſables. Carite & Amalthée ſa mere me charmerent par leur converſation. Je me fis une douce habitude d'aller chez d'Helingzia, j'y travaillois avec application & avec zele, néanmoins je n'étois pas fâché de le trouver quelquefois trop occupé pour me recevoir ; alors je paſſois avec vivacité chez la mere de Carite.

Je crus pendant plus de deux ans n'aimer Carite que comme on aime une ſœur ; je lui avois même demandé la permiſſion de lui donner

ce nom, & je l'avois auſſi accoutumée à m'appeller ſon frere, quand elle n'étoit entendue de perſonne. Cette liberté qu'elle s'étoit permiſe, me faiſoit craindre la compagnie chez Amalthée, car dès qu'elle pouvoit être entendue, Carite me traitoit de Seigneur; terme reſpectueux qui me faiſoit ſouffrir en ſecret. Enfin je devins plus ſerieux, Carite plus réſervée, mais nous n'en avions que plus de plaiſir à nous voir.

Mon pere pénétra un ſecret dont je n'avois encore qu'une idée confuſe; il m'apprit que j'étois amoureux; il ne déſapprouva pas mes ſen-

timens; mais il me dit que j'étois encore trop jeune pour qu'il pensât à me marier : que je ne devois ſonger qu'à meriter la brillante réputation qui ne s'acquiert que par les armes. L'occaſion eſt favorable, continua-t-il : quelques Rois des Gaules jaloux de ma puiſſance, ont réſolu de deſcendre les Pirenées pour venir attaquer mes Etats, je veux les prévenir : diſpoſez-vous à partir avec d'Helingzia. Guidé & inſtruit par lui, allez apprendre à ces Rois que l'héritier de mon Trône eſt digne d'y monter, & qu'il ſçaura le défendre, & en ſoutenir l'éclat.

J'avois oublié de vous dire, Seigneur, reprit le Prince d'Hesperie, que le ſage d'Helingzia eſt le plus experimenté & le plus célebre Général de ſon ſiecle ; il n'a pris l'adminiſtration des affaires de l'Etat, qu'après avoir ſubjugué tous les petits Souverains de l'Heſperie, & réuni dans un ſeul Monarque ce pouvoir qui auparavant étoit diviſé. L'amour eſt un puiſſant aiguillon pour la gloire. Je brûlois d'impatience de quitter pour elle ce que j'adorois. Je vis Carite ; le trouble que je crus lire dans ſes regards timides, me troubla moi-même. La joie que l'eſpérance de courir à la gloire

m'avoit causée, fit place à la tristesse. Je m'approchai de Carite en tremblant, je voulus parler, mais il ne me fut pas possible de proferer une parole. Quelques larmes dont nos yeux se moüillerent, firent nos adieux.

Me voilà dans les Gaules à la tête d'une puissante armée. Après deux ans de guerre qui ne discontinuoit pas même dans la rude saison de l'hyver, je gagnai une bataille si décisive, qu'elle força les ennemis à demander la paix. Victorieux, je crus qu'il étoit de la magnanimité de l'accorder. Elle fut conclue selon le pouvoir que j'en avois du Roi mon pere. Les

articles en furent dreſſées par d'Helingzia à qui je laiſſai le ſoin de ramener les troupes. Je partis, & je partis avec la ſecrette ſatisfaction de penſer que j'emportois l'eſtime de ceux mêmes que je venois de vaincre. L'amour excité par les deſirs de la gloire m'avoit fait quitter la Cour ſans preſqu'en gemir. L'amour couronné par la gloire me fit voler pour paroître aux yeux de Carite.

Mon pere dans ſes embraſſemens voulut bien me laiſſer appercevoir combien il étoit content de moi. Je vis Carite, que je la trouvai belle ! La douleur en nous ſéparant, nous avoit ôté l'u-

ſage de la parole ; le plaiſir de nous revoir nous ôta de même la liberté de parler. Mais nos yeux & un ſilence éloquent nous inſtruiſirent de ce qui ſe paſſoit dans nos cœurs.

Carite que deux ans avoient achevé de former, avoit pris un caractere plus ſerieux ; elle connoiſſoit alors les conſéquences de ſes diſcours & de ſes actions. Cette connoiſſance me la fit retrouver plus meſurée & plus circonſpecte avec moi. Je n'y perdois rien dans ſon cœur, mais je perdois tout, quand l'occaſion me fourniſſoit le moment de l'entretenir ſans témoins. Je me plai-

gnis à elle de la ſevere & ſcrupuleuſe réſerve, qui me déroboit depuis mon retour le plaiſir, pour moi ſi ſenſible, de l'entendre m'appeller ſon frere. Le reſpect, me répondit-elle, a interdit à ma bouche une liberté qu'il condamnoit; mais, Prince, quand je vous nomme Seigneur, je l'avoüerai, je murmure en ſecret contre ce même reſpect à qui j'obéis. Ah! Carite, repartis-je, que je trouvois de charmes à vous entendre m'appeller du doux nom de frere! Cependant que je ſerois à plaindre ſi vous étiez ma ſœur! Si j'avois cet honneur, me repliqua Carite, je ſens que j'en gémirois tout bas.

Mon pere ne me laiſſa joüir que peu de jours de la douceur que je trouvois à voir & à entretenir Carite. Il m'apprit que pendant mon abſence quelques petits Souverains d'Affrique croyant toutes les forces de l'Heſperie employées à la guerre contre les Gaules, avoient oſé faire une deſcente ſur nos côtes maritimes; qu'ils en avoient été chaſſés, mais que le deſir de les punir de leur témeraire entrepriſe lui reſtoit. Puis, il ajoûta : J'ai fait préparer une Flotte, je vais la confier à votre valeur & à l'expérience de celui qui la commandera ſous vos ordres. Ainſi, mon fils, je n'ai le

plaiſir de vous revoir, que pour exciter votre courage à courir à de nouveaux exploits.

Le deſir ardent que j'avois d'ajoûter encore à la gloire que je m'étois déja acquiſe, ne put vaincre la douleur ſenſible que ce coup me portoit. Quoi! dis-je, encore m'éloigner de Carite! Ah! Gloire cruelle, que vous coûtez cher à mon cœur! En quittant le Roi j'allai chez Amalthée. J'entrai avec un air triſte & abattu: Carite me regardoit avec inquiétude. Qu'avez-vous, Seigneur, me dit-elle, en s'approchant de moi? Je vais vous quitter, lui répondis-je: Nous quit-

ter, reprit-elle vivement! Oui, repartis-je; car quand le devoir me force à m'éloigner des lieux où vous êtes, je ne regrette & ne quitte que vous, & lorſqu'il m'eſt permis de revenir, je ne cherche & ne revois que vous. Mon pere, pourſuivis-je, m'envoye en Afrique. Helas! Que les lauriers que je vais y cüeillir me coûteront cher! Ah! Belle Carite, du moins plaignez-moi! Oſez me dire que vous ſouhaiteriez de me voir plus heureux. Carite rougit à ce diſcours, parut embarraſſée, & ne me répondit rien: Eh! quoi, repris-je, n'avez-vous rien à me dire de conſolant, quand

je vous adore, & que je vais vous quitter ? Les larmes que je ne puis retenir dans ce moment, me repliqua-t-elle, ne vous instruisent-elles pas des sentimens de mon cœur; je ne murmure point de vous voir obéïr, mais je murmure contre les ordres qui vous arrachent de ces lieux. Partez, Prince, & revenez tel que vous vous éloignez. Amalthée qui nous regardoit attentivement, m'empêcha de répondre à Carite.

Je partis pour aller en Afrique ; la foible résistance que ces Peuples barbares m'opposerent, me mortifia. Je vis avec peine qu'il n'y auroit pour moi ni péril, ni

gloire ; le chagrin que je reſſentois d'être éloigné de Carite en augmenta, ainſi que le deſir de me retrouver auprès d'elle. Pour finir cette apparence de guerre, car en effet ce n'en étoit pas une véritable, j'avançai ſur les ennemis ; ils ſe ſauverent dans des deſerts, où je ne pouvois les ſuivre ſans riſquer de faire périr mes troupes. La diſette de vivres & les bêtes ſauvages étoient également à craindre.

J'étois à la veille de remonter ſur mes Vaiſſeaux, pour voler auprès de Carite ; l'eſpoir de la revoir bientôt me charmoit, lorſque je vis arriver un Courier du Roi. Pardonnez, Seigneur, re-

prit le Prince après un moment de ſilence ; pardonnez les ſoupirs qui malgré moi échappent à mon cœur, & ne condamnez pas encore les larmes que je ne puis retenir, au ſouvenir du malheur que je vais vous raconter. Voici le triſte & ſurprenant récit que me fit le Courier.

Vous ſçavez, Seigneur, que le plaiſir du Roi eſt de ſe promener ſouvent ſur le fleuve Betis, ou le long de ſes bords charmans. Il y avoit à peine deux mois que vous étiez parti, lorſqu'un jour il monta ſur une de ces magnifiques chaloupes qui ont été conſtruites & décorées pour l'amuſement de votre

jeuneſſe. Amalthée & Carite étoient aux côtés du Roi. Pluſieurs autres chaloupes parées de ce que la Cour a de plus brillant, le ſuivoient ou l'entouroient.

La joie regnoit dans tous les yeux, quand tout-à-coup ils furent frappés d'un ſpectacle étonnant. C'étoit un char dans les airs qui en s'abaiſſant permit de diſtinguer un homme ſuperbement habillé. Deux lions attelés à ce char le conduiſoient au gré de celui qui les guidoit. Sa tête étoit ceinte d'un diadême reſplendiſſant de pierreries, & il tenoit un ſceptre à la main droite. Le char s'arrêta à peu de diſtance de la

chaloupe où étoit le Roi. Alors le Roi ſe leva, & s'inclina reſpectueuſement. L'Enchanteur, car on ne peut douter que ce n'en fût un, ſalua le Roi. Amalthée & Carite à ſes côtés, firent une profonde révérence. L'Enchanteur reſta un moment à contempler Carite, puis en s'élevant dans les airs, il s'écria : Qu'elle eſt belle !

Eſt-ce un objet réel que nous venons de voir, dit le Roi aux Courtiſans qui l'entouroient ? Eſt-ce un Phantôme ? Quel eſt-il ? Quelle eſt ſa nature ? Si c'eſt un Phantôme, quelle puiſſance l'offre à nos yeux ? On reſta dans ce doute, mais ſans autre in-

quiétude que celle qui accompagne une curioſité bien fondée.

Pluſieurs jours s'étoient écoulés, lorſque le Roi accompagné d'Amalthée, de Carite & de la plus brillante jeuneſſe de ſa Cour, monta à cheval pour aller ſe promener. On étoit à près de deux lieuës de la ville, quand on apperçut de loin un nuage de forme ronde qui rouloit rapidement ſur la ſurface de la terre, & qui venoit à nous. Quel eſt encore ce nouveau prodige, s'écria le Roi! Avons-nous à le craindre, ou en ſerons-nous ſeulement, ainſi que nous l'avons déja été, ſimples Spectateurs? Le

nuage s'ouvrit à cinquante pas du Roi ; il reconnut l'Enchanteur qu'il avoit déja vû dans les airs, qui s'avança vers le Roi, le salua ; puis lui parla en ces termes :

Quoique ma puissance soit au-dessus de tous les Potentats du monde ; quoique je sois toujours le maître de les réduire aux fers, & d'envahir leurs Etats ; quoique je puisse enfin tenir tout de mon propre pouvoir ; c'est de toi, Roi d'Hesperie, que je veux obtenir le seul bien qui me manque aujourd'hui pour être au comble du bonheur. Carite est le gage que je te demande d'une éternelle paix. Je sçai quels sont tes

desseins, ils sont grands, mais Carite est digne d'un rang encore plus élevé que celui où tu veux la faire monter. Je puis le lui donner, je puis même, & le Destin me le permet en l'épousant, lui communiquer ce pouvoir sans bornes qui me rend redoutable à tout l'Univers. Roi d'Hesperie, réponds.

Le Roi, malgré la présence d'esprit qui lui étoit ordinaire, se trouva embarrassé : Il sentoit le danger de faire un refus formel. Après un moment d'incertitude, il répondit, que Carite n'étant point sa fille, il ne pouvoit en disposer sans l'aveu de son pere ; que ce soutien de sa

Couronne étoit absent ; mais qu'il arriveroit incessamment, & qu'il étoit persuadé que ce tendre pere ne s'opposeroit pas à la grandeur de Carite. Roi d'Hesperie, repliqua l'Enchanteur, ta réponse est un refus, j'en suis aussi surpris qu'offensé : je veux bien toutefois t'épargner la juste punition que meritoit ton audace ; ma passion pour Carite exige ce sacrifice, mais je vais à tes yeux me rendre maître de cet objet que j'adore. Alors une nuit obscure rend invisible & le Ciel & la terre, la crainte & l'horreur saisissent tous les esprits. On entend Carite pousser des cris per-

çans, ceux de ſa mere mourante d'effroi lui répondent. Enfin le jour revient, le Roi cherche des yeux Carite, mais vainement, il voit le nuage déja loin dans les airs.

Le Roi, Amalthée & d'Helingzia ſont dans une affliction inexprimable, & toute la Cour remplie de triſteſſe, partage leur juſte douleur. Le Roi trop perſuadé de l'état déplorable où vous jettera le funeſte ſort de Carite, n'a voulu que vous en fuſſiez inſtruit qu'au moment où vous pourriez quitter l'Affrique. Il vous ordonne de vous rendre auprès de lui.

Que devins-je à ce terri-

ble récit ! Je paſſai de l'accablement à la fureur & de la fureur à l'accablement. Je voulus mille fois me percer le ſein, pour ne pas ſurvivre à la perte que je venois de faire. Les horreurs d'un trépas forcé ne m'arrêterent point. Un rayon d'eſpérance .... Eh ! ſur quoi, grands Dieux, étoit-il fondé ! Ce fut lui néanmoins qui me retint à la vie. Je m'embarquai: je revins à la Cour de mon pere. J'y lus ſur tous les viſages les preuves trop certaines de mon malheur. Quel ſpectacle pour moi ! Je cherche envain Carite dans tous les endroits où je l'avois vûe, où j'avois ſoupiré près d'elle,

où j'avois oſé l'entretenir de la paſſion la plus vive & la plus reſpectueuſe qui fut jamais. Je trouve partout un morne ſilence; tout le monde gémit de mon triſte ſort, mais chacun craint de me faire ſa cour, dans l'appréhenſion que ſa triſteſſe n'ajoûte encore à la mienne. Cette attention cruelle me laiſſe ſeul au milieu même des courtiſans. La douleur des peuples eſt vive & de peu de durée; occupés de leur propre bonheur, ils oublient bientôt les peines qui ne portent pas ſur eux à plomb. Ils ignorent enfin l'art de ſe contraindre. Le courtiſan toujours politique s'obſerve plus

longtems ; maître de ſon extérieur, il ſe montre ce qu'il veut paroître. Il ſe laſſe toutefois d'un maintien étudié ; le tems le maîtriſe, & fait diſparoître un air de triſteſſe ou de joie qu'il ne conſervoit que par bienſéance. Non, il n'eſt que les liens du ſang, ou ceux de l'amour qui ſoient une ſource inépuiſable de larmes. Amalthée, d'Helingzia & moi ne pouvions nous conſoler, & mon pere pénétré de ma douleur que rien ne pouvoit ſeulement diſtraire, affectoit une fermeté qui lui coûtoit cher. Enfin d'Helingzia ſeul un jour avec moi me tint ce langage.

Il faut, Seigneur, mettre

un terme à votre affliction ; elle devient une foibleſſe indigne d'un grand Prince : Vous vous devez à l'Etat. Moi, pere malheureux & ſans attachement à la vie, je ne me crois pas le maître de diſpoſer de la mienne : Je la dois à mon Roi. J'oſe donc vous repréſenter que comme fils & héritier de ce Monarque, vous devez lui être ſoumis. Il exige de vous de prendre une alliance, & il vous laiſſe la liberté de choiſir en Europe la Princeſſe que vous croirez la plus digne de faire votre bonheur. Oui, Prince, ajoûta-t-il, voyant que je l'écoutois impatiemment : Oui, il faut vous déterminer ; le

Roi le veut, & l'Empire demande des ſucceſſeurs.

J'admirai le courage du pere de Carite, quoique je fuſſe indigné de ſon diſcours. C'eſt vous, lui dis-je, qui me tenez ce langage? C'eſt vous qui me faites une telle propoſition? Oui, c'eſt moi, me repliqua-t-il, d'un ton ferme. Oui, c'eſt moi qui vous dis que votre devoir vous engage à donner au Roi cette marque de ſoumiſſion, & à vos ſujets cette preuve de votre tendreſſe pour eux. Que vous êtes cruel, m'écriai-je! Que vous êtes foible & injuſte, reprit d'Helingzia! Mais, Prince, il eſt tems de reſoudre. Que

répondrai-je au Roi ! Parlez : Eh bien ! dis-je, témoignez à mon pere combien je desire de remplir mon devoir, mais ne déterminez rien ; demandez du tems. Je sortis sans attendre aucune repartie.

Je m'apperçus bientôt que ma réponse avoit donné quelque espérance au Roi. La Cour, ainsi que son Souverain reprit un air plus gai ; on parla de chasse, de jeu, de spectacles, de fêtes ; enfin tout étoit en mouvement pour me distraire. Je me trouvois partout pour complaire à mon pere ; mais quelques efforts que je fisse pour cacher la tristesse qui regnoit au fond de mon cœur, elle

perçoit malgré moi, les plaisirs aigrissoient encore ma douleur. Carite me manquoit.

J'avois d'abord demandé un délai considérable pour me determiner. Ce délai fini je conjurai mon pere de m'en accorder un second, je l'obtins. Cependant les Agens du Roi alloient dans toutes les Cours de l'Europe, & en rapportoient les portraits des Princesses qui y brilloient le plus. Je loüois tous ces portraits presque également, & je les regardois avec tant d'indifference, qu'un instant après il ne m'en restoit aucune idée. Mon pere fatigué de me voir, ou éloigner, ou éluder toujours, quand il s'a-

giſſoit d'une alliance déterminée, me parla enfin en pere & en Roi.

Avez-vous, Prince, me dit-il, oublié tous vos devoirs ? L'amour vous rend-t-il inſenſible aux chagrins que vous donnez à un pere ? Vous rend-t-il ſourd aux cris de mes ſujets ? Ils vous demandent ainſi que votre Roi des ſucceſſeurs à cet Empire. Rendez-vous à nos vœux. Faites un choix ; ſongez, Prince, que le bonheur des peuples doit toujours être le premier objet de ceux que le Ciel a fait naître pour regner. Votre tendreſſe pour l'infortunée Carite met une tache à votre gloire, puiſqu'elle

vous rend injuſte : il eſt tems d'en triompher ; laiſſez-en le ſoin à une Princeſſe aimable qui bientôt l'unique objet de votre amour fera votre félicité. Enfin je vous ordonne de la choiſir cette Princeſſe, & ſongez que je veux être obéï. Allez, Prince, vous n'avez rien à me répondre.

Le diſcours de mon pere me fit trembler, & je ſortis ſans oſer lui parler. J'allai chez d'Helingzia, ma douleur l'étonna. Je le conjurai en moüillant ſon viſage de mes larmes, d'obtenir pour derniere grace de mon pere la permiſſion d'aller paſſer trois mois dans un Château ſitué ſur le bord du Tage. Je

promis qu'à mon retour il me trouveroit diſpoſé à faire tout ce qu'il exigeroit de moi. Mon pere attendri & ſatisfait de l'engagement que je prenois, eut encore la complaiſance de ſe rendre à mes deſirs. Je partis, j'arrivai dans cette belle ſolitude, où je joüiſſois du moins de la triſte conſolation de m'abandonner ſans contrainte à toute ma douleur. Mais des Pirates, après m'avoir enlevé & conduit à leur vaiſſeau, m'ont jetté à la mer, & je ne ſçai par quel miracle je me trouve dans ce ſuperbe & merveilleux Palais, ni quelle main ſecourable & divine m'a ſauvé la vie. Le Prince alors ſe tut.

Le vénérable Vieillard prenant la parole, dit au Prince d'Hesperie : Tu viens de me charmer, mon fils, parceque tu n'as en rien altéré la verité : ton récit m'a touché sans m'avoir rien appris, je sçavois tes malheurs. Les infortunes de ta vie ne sont peut-être pas encore finies. Les Dieux quand ils veulent former un grand homme, éprouvent sa constance & sa fermeté par des revers, mais souvent une récompense brillante lui fait perdre le souvenir de ses longs travaux : Espere, mon fils : Je puis te donner des avis salutaires ; je puis aussi t'aider utilement : je ferai

l'un & l'autre avant de nous ſéparer, mais je veux te garder encore quelques heures dans ce Palais que je n'ai édifié que pour t'y recevoir, & dont je veux que tu voye toutes les merveilles. Ah ! Seigneur, dit le Prince d'Heſperie, en ſe jettant aux pieds du ſage, qu'ai-je fait pour m'attirer votre divine protection ! Il ſuffit donc pour la meriter d'être malheureux. Je ne puis avoir que ce titre auprès de vous. Le tems, mon fils, répondit le ſage, t'éclaircira ce myſtere. Viens, parcours avec moi ce Palais.

Il entra dans une galerie où le Prince le ſuivit ; elle étoit garnie de pluſieurs ta-

bleaux, dont quelques-uns étoient couverts, mais un rideau ſe tira de lui-même. Quelle eſt la ſurpriſe du Prince ! Il voit les Pirates qui l'ont enlevé, épars ſur la mer en couroux, & leur vaiſſeau briſé contre un écüeil qui ne leur laiſſe aucune eſpérance. Tu vois, lui dit le ſage, une repréſentation fidelle du ſort de tes raviſſeurs : ils reçoivent dans ce moment la juſte punition de leurs crimes ; il étoit tems d'en arrêter le cours. Tu es vangé. Seigneur, dit le Prince, ayez pitié de ces malheureux. Que ne leur dois-je pas ! Mon bonheur eſt l'ouvrage de leur égarement.

Faites-leur grace, & en la leur faiſant rendez-les dignes de vivre. J'approuve, & j'admire ce ſentiment, reprit le ſage, ſans en être ſurpris; je ſçai que ton ame eſt généreuſe; mais le Deſtin a prononcé la mort de ces hommes criminels. Ils ne ſont déja plus.

Ah! Seigneur, s'écria le Prince d'Heſperie, votre puiſſance eſt ſans borne, je le vois! Vais-je recevoir Carite de vos mains? Sans elle, helas! le jour que je vous dois me ſera bientôt ravi. Rougis de ce mouvement de foibleſſe, reprit le ſage: Deſire d'être heureux, fais tout ce qu'il faut pour le devenir;

mais ſi le ſort t'eſt contraire, ſois aſſez vertueux pour ſoutenir avec courage des malheurs même plus réels. Rends juſtice à ton Deſtin ; ceux qui t'accablent aujourd'hui, ne ſont que les triſtes enfans d'une imagination préoccupée. Je te le dis, prépare-toi à tout événement.

Carite, pourſuivit le ſage, n'eſt pas en mon pouvoir. L'Enchanteur qui la retient dans des lieux défendus par tout ce que ſon art a pû inventer, s'appelle le Prince j'Incéglis. Il eſt écrit au livre des deſtinées, qu'il n'y aura qu'un Héros épris des charmes de Carite, qui puiſſe entreprendre de la retirer des

mains de ſon raviſſeur ; que ce Héros peut périr, mais que ſa gloire ſera immortelle.

Le rayon d'eſpérance que le ſage donnoit au Prince, rehauſſa ſon courage abattu, & lui fit deſirer ardemment d'affronter les dangers qui lui étoient annoncés. Il s'éleva ſur le champ dans ſon cœur mille mouvemens divers ; la reconnoiſſance qu'il devoit au ſage, prévalut toutefois ſur l'impatience de le quitter. Pénétré des bontés de ſon bienfacteur, il voulut encore ſe proſterner devant lui ; mais le divin ſage le retint, l'embraſſa, & lui dit avec tendreſſe : Je t'aime,

mon fils, & je dois t'aimer. Cet inſtant étoit le premier où ce malheureux Amant avoit goûté quelque joie depuis l'enlevement de Carite.

J'Incéglis, reprit le ſage, eſt plus redoutable encore que tu ne penſes. Sans l'amour que tu as inſpiré à Carite, il pourroit eſpérer d'en être aimé. Tu vas en juger; regarde, ajoûta le ſage, en tirant lui-même un rideau qui cachoit le portrait de j'Inceglis; regarde, voilà ton Rival. Dieux, s'écria le Prince! Que devient l'idée que je m'étois fait du raviſſeur de Carite! Je me l'étois imaginé d'une figure horrible, & je le vois le plus beau & le mieux

mieux fait de tous les hommes. Ah! Seigneur, ne voulez-vous point allarmer ma tendresse? j'Incéglis en effet est-il tel que je le vois? Oui, mon fils, repartit le sage, oui, j'Incéglis seroit parfait, si l'ambition de s'élever au-dessus de tous les Princes de la terre ne l'eût rendu aussi criminel qu'il est redoutable. En achevant ces mots, le sage s'avança vers une autre piece.

La magnificence de cette piece fut pour le Prince un nouveau sujet d'admiration; elle étoit toute incrustée de pierreries, distribuées avec tant d'art, qu'il croyoit voir un parterre resplendissant de

lumiere : les yeux pouvoient à peine en ſoutenir l'éclat. Tu vois, dit le ſage au Prince, cette table couverte d'un tapis, approche & leve-le ; il obéit. Rien ne pouvoit plus le ſurprendre. Sa ceinture & ſon cimeterre frapperent ſes yeux ſans qu'il en fût étonné ; ſon premier mouvement fut de porter les mains ſur ſes armes. Arrête, dit le ſage, ce n'eſt pas avec ce cimeterre que tu dois combattre pour la délivrance de Carite ; tu le tiens du Roi ton pere, tu le recevras une ſeconde fois de lui, ſi tu peux faire tomber j'Incéglis ſous les coups de celui dont j'armerai ton bras.

Tandis que le ſage parloit, le cimeterre & la ceinture diſparurent. Ton pere, continua le ſage, voit dans ce moment à la faveur d'un ſonge que je viens de lui provoquer, tout ce qui t'eſt arrivé depuis l'inſtant que les Pirates ſe ſont rendus maîtres de toi; il connoîtra à ſon réveil la verité de ce qu'il aura rêvé par la ceinture & le cimeterre qu'il trouvera devant lui: Je lui fais eſpérer ton retour & celui de Carite. C'eſt à ta prudence & à ton courage à réaliſer des eſpérances qui le ſoutiendront juſques à ton retour, ſi tu ſors victorieux de ton entrepriſe.

Le Prince d'Hesperie avoit une curiosité extrême de voir ce que représentoient deux tableaux qui ne s'étoient point découverts ; néanmoins il n'osoit par respect la laisser appercevoir au sage, qui lui dit : Je lis dans tes yeux ce qui se passe dans ton ame ; tu voudrois voir ces tableaux qu'un rideau te cache. Tes desirs sont vains ; ils ne peuvent se découvrir qu'aux yeux du libérateur de Carite. Je redouble dans ce moment l'impatience que tu sens de courir à sa délivrance. Eh bien ! Mon fils, suis-moi, je vais te faire les dons qui peuvent seuls opérer la réussite de cette grande en-

treprise. Le ſage entra dans un cabinet, où le Prince vit des ſpheres, des globes, des cartes, des hierogliphes, & mille autres choſes, dont il ne connoiſſoit pas l'uſage. Le ſage le fit aſſeoir près de lui ſur un ſopha, & lui parla en ces termes :

Nous allons bientôt nous ſéparer ; tu vas bientôt, mon fils, commencer tes travaux. Sers-toi de ta conſtance ; ne t'étonne de rien, & ſurtout défens-toi de ces mouvemens de foibleſſe qui dégradent un Héros. Je ſerai témoin de toutes tes actions. Avec un tel guide, dit le Prince, je ſerai vainqueur de l'Inceglis. Vous conduirez

mes coups. Non, mon fils, reprit le ſage, en te quittant, je te livre à toi-même. Mais je vais armer ton bras de ce cimeterre ; ſi ton courage l'employe, rien ne pourra lui réſiſter. Sans s'émouſſer il percera, coupera les armes enchantées, & fournira à tout ce que tu exigeras de lui. Je te donne auſſi dans ce petit flacon fait d'une ſeule opale orientale, une liqueur qui reparera toujours tes forces épuiſées ; elle te provoquera auſſi un doux ſommeil, quand la nature fatiguée en aura beſoin ; ne crains point d'en boire, il y a un germe au fond du flacon qui régénere la liqueur,

& la rend intariſſable. Mais, mon fils, conſidére, & garde ſoigneuſement ce ſouflet de maroquin couleur de feu; malgré ſa petiteſſe, ſa vertu eſt admirable: tu peux t'en ſervir contre tous les obſtacles que tu trouveras, excepté contre ce qui aura la figure humaine; tu n'y dois employer que la pointe ou le tranchant de ton cimeterre.

Il eſt né un cheval du ſouffle de Borée; le Deſtin te l'a réſervé: bientôt il ſe montrera à tes yeux, tu le connoîtras à une houſſe, dont tu as toi-même deſſiné les chiffres; monte hardiment ſur ce ſuperbe animal, laiſſe-le te conduire, il ſçait où

tu dois aller; si sa vîtesse te fatigue, bois de la liqueur du flacon d'opale, & si tu le sens las, souffle-lui dans les nazeaux avec ton soufflet mystérieux; aussitôt il te témoignera par un hennissement que ses forces sont réparées.

Ce même soufflet par un effet contraire affoiblira les monstres qui pourroient s'opposer à l'exécution de ton entreprise; son souffle les rendra doux & rempans devant toi: il renversera aussi les murs, les citadelles, & percera les matieres qui te paroîtront les plus dures. Tels sont les dons précieux que j'avois à te faire. Alors le

le ſage touche le Prince de la main qu'il lui met ſur l'épaule. Le Prince pénétré de reconnoiſſance, & rempli d'un eſpoir qui lui fait ſentir une joie douce, veut remercier le ſage ; mais à peine peut-il proferer quelques paroles. Il ſe laiſſe enfin aller ſur une pile de carreaux, placés au coin du ſopha, & il s'endort.

Le Prince d'Heſperie frappé par les rayons du ſoleil naiſſant, eſt étonné, en ouvrant les yeux, de ſe trouver dans une des avenuës du Château du Tage. Il voit près de lui un cheval blanc comme la neige, dont les crins ſont couleur de feu. Ce

ſuperbe animal avoit un harnois enrichi de pierreries, & une houſſe de velours verd. Le Prince y reconnoît (brodé en perles) le même chiffre que le ſage lui avoit annoncé. Voila, s'écria-t-il avec tranſport; voilà le cheval que mon divin protecteur m'avoit promis; abandonnons-nous à lui. Il approche de l'animal ſuperbe & doux, il l'admire, il le careſſe, & après s'être fortifié par quelques gouttes de la liqueur intariſſable, il ſe jette ſur ſon cheval. Auſſitôt il traverſe de vaſtes plaines, ni les étangs, ni les fleuves, n'arrêtent ce courſier admirable; il marche ſur la ſur-

face des eaux comme ſur la ſurface de la terre.

Déja le Prince eſt aux pieds des Pirenées, ſon courſier les monte & les deſcend avec la même rapidité. Il reconnoît en traverſant les Gaules les endroits où il a triomphé ; il paſſe la Garonne, la Loire & la Seine : la courſe légere & rapide de ſon infatigable cheval ne ſe ralentit point, de ſorte qu'au premier ſoleil couchant de ſon voyage, il ſe trouve ſur les bords d'un Fleuve qu'il juge être le Rheïn. L'infatigable s'arrête : Le Prince met pied à terre ; il lui touche le flanc, il le trouve un peu avalé : ſur le champ il lui

ſouffle dans les nazeaux. De ce moment le flanc lui redevient uni. Premiere épreuve du précieux don du ſage.

Le Prince d'Heſperie qui n'avoit jamais été voituré avec tant de vîteſſe, ne laiſſa pas, quoiqu'il fût né vigoureux, d'être bien-aiſe de ſe repoſer ſur un gazon qui bordoit le Fleuve : il eut recours au flacon, auſſitôt le ſommeil s'empara de lui. A peine fut-il endormi, qu'il rêva de Géants, de Monſtres & de précipices. Ces choſes qui n'avoient guéres de liaiſon entre elles, conduiſirent ſon eſprit toujours préoccupé de Carite juſqu'à la lui repréſenter. Il crut la voir dans un

jardin embelli de tout ce que l'art & la nature peuvent mutuellement ſe prêter ; elle étoit aſſiſſe languiſſamment ; ſes regards ne marquoient ni triſteſſe, ni colere, & j'Incéglis à ſes genoux paroiſſoit y reſter de ſon aveu. Que vois-je, s'écrie-t-il, en s'éveillant ! Carite ſouffre j'Incéglis à ſes pieds ! Revenu à lui-même, il veut mépriſer un ſonge, néanmoins il ne peut vaincre un mouvement de jalouſie : La beauté & l'air majeſtueux de ſon Rival le font frémir d'effroi. J'Incéglis dit-il triſtement, ſe feroit-il aimer de Carite ? Suffiroit-il pour elle d'avoir les yeux ſatisfaits ? Oubliroit-elle que

les qualites du cœur & la vertu peuvent ſeules juſtifier un choix ?

Ce mouvement d'inquiétude & de crainte ajoûta encore aux deſirs que le Prince avoit de combattre & de vaincre j'Incéglis. Le hanniſſement de ſon courſier le tira de ſes differentes réflexions. Il s'apperçoit que le jour commençoit à paroître ; il remonte ſur l'infatigable, c'étoit un nom digne de ce ſuperbe animal qui d'abord franchit le Rhein. La vaſte & couverte Germanie eſt bientôt traverſée ; les bergers & les habitans des campagnes ne peuvent diſcerner ce qui paſſe devant eux avec

tant de rapidité, tandis que grace à l'élexir le Prince distingue tous les objets, & leur agréable diversité amuse ses yeux, malgré la cruelle situation de son ame. Il traverse la Scithie, & se trouve au second coucher du soleil presqu'à l'extrémité de la triste Siberie.

Le jour finissoit, le Prince qui la nuit précédente s'étoit apperçû que l'infatigable n'étoit pas ennemi d'un peu de repos, crut devoir attendre l'aurore pour continuer son voyage. L'aurore arrivée, le souflet & le flacon employés utilement, notre voyageur se remit en marche, toujours occupé de Ca-

rite, & tourmenté des mouvements de jalouſie, que ſa délicateſſe & ſon eſtime pour Carite vouloient envain étouffer. Le portrait de j'Incéglis lui revenoit ſans ceſſe devant les yeux, & lui montroit ce Rival redoutable.

Après avoir fait une cinquantaine de lieuës dans moins d'une heure, le vaillant courſier ſe ralentit. Le Prince met pied à terre, il fait agir le ſoufflet; mais l'infatigable n'en va plus vîte. A quelque diſtance le Prince apperçut une grande maſſe de bâtiment en forme ronde, il crut voir en s'approchant que cette maſſe étoit de fer. L'infatigable avance

toujours ; l'Amant de Carite juge qu'il touche à une avanture : ſon courage & ſes eſpérances s'en rehauſſent. Carite, s'écrie-t-il, ſera le prix de ma victoire ! Il regarde, il examine ; il voit un Pontlevis : il voit auſſi des animaux de differentes figures & d'une grandeur prodigieuſe qui le défendoient.

A cent pas de cette citadelle, il ſe préſente un homme qui dit au Prince : Mortel, qui que tu ſois, n'approche pas de ce Palais ; ſi tu dédaignes mon avis, une main invincible t'en punira. Retire-toi, répond le Prince, ou je vais te fouler ſous les pieds de mon courſier. A peine a-

t-il prononcé ces paroles menaçantes, que ſon ennemi grandit juſqu'à la hauteur de vingt coudées; ce fut alors un terrible Géant armé de pied en cap, tenant de la main droite une hache d'armes. Le Géant qui ſe croit ſûr de ſes coups vient avec aſſurance ſur le Prince, & veut le pourfendre. Mais il échappe avec adreſſe à ce danger; il prend le Géant par le côté, & lui plonge ſon cimeterre dans le flanc.

Ce fer merveilleux perce ſans effort la cuiraſſe & la cotte-d'arme de ce coloſſe, pour aller couper la trame d'une vie criminelle. Il tombe, le Prince approche, & ne

voit plus le Géant, il ne reste de lui que l'homme qui d'abord lui avoit parlé, & qui en expirant s'écrie : Ah ! j'Incéglis, prens garde à toi ! Je te laisse un ennemi bien redoutable. . . . . . Fuis . . . . . Une puissance au-dessus de . . . . Mais je meurs.

Le nom de j'Incéglis qui vient de frapper l'oreille du Prince, l'anime d'une nouvelle fureur, & le remplit d'espérance. O Divin sage, s'écrie-t-il avec transport, faites que je trouve ici mon adorable Princesse ! Faites que je l'arrache des mains de son cruel ravisseur ! Conduisez mon bras ; qu'il soit victorieux ! Que j'Incéglis en-

fin ſuccombe ſous mes coups! Le Prince en diſant ces mots, avance avec ardeur vers le Pont-levis. Aux monſtres qui le défendoient s'en joignent d'autres, mais le Prince rit de leur vaine fureur: il fait uſage du ſoufflet, auſſitôt le Pont eſt libre; il s'abaiſſe, & ſe releve dès que lui & ſon courſier l'on paſſé. Le Prince ſe trouve dans une grande cour ronde fermée d'une haute muraille de fer: aucun jour, aucune ouverture, nulle iſſuë.

Dans le tems que le Prince étonné rêve au parti qu'il doit prendre, il voit un char en l'air. Quelle vûe pour lui! il reconnoit j'Incéglis dans

ce char, qui tient Carite dans ſes bras. Juſtes Dieux, s'écrie-t-il, j'Incéglis me brave! Il enleve Carite de ce fatal ſéjour, où j'ai pénétré inutilement! Que dis-je! il ne paroît ſur le viſage de l'inhumaine ni effroi, ni douleur. Hélas! tandis que mon amour me fait braver pour elle tant de dangers, mon indigne Rival l'a peut-être rendue ſenſible.

A la fureur du Prince ſuccede le déſeſpoir. Que deviennent les eſpérances qu'il concevoit il n'y a qu'un moment! Elles meurent dans ſon cœur en perdant de vûe le char. Il reſte immobile, comme s'il n'avoit plus au-

cun ſentiment. Mais il eſt forcé malgré lui de ſortir de cet état d'inaction. L'infatigable hannit, frappe du pied, s'élance vers la muraille, & témoigne qu'il veut ſortir de ce lieu. Le ſoufflet eſt encore employé; la muraille s'ouvre, & forme un arc de triomphe qui ſe referme dès que notre Héros a regagné la campagne.

La conſternation où étoit le Prince ne peut s'exprimer; ſans ceſſe les yeux fixés vers le Ciel, il cherchoit à revoir Carite dans les airs. Des mouvemens inquiets de jalouſie ajoûtoient encore à ſon tourment. Tantôt il s'y livroit avec la cruelle certitude, que

Carite charmée de la beauté de j'Incéglis, & flattée d'un pouvoir qui faiſoit diſparoître celui des plus grands Rois, s'étoit laiſſée ſurprendre à un nouvel amour. Tantôt honteux de ſes offenſantes penſées, il s'écrioit : Ah ! Carite, pardonnez des ſoupçons qui vous outragent ! Oui, ils bleſſent votre vertu & votre conſtance. Oui, vous m'aimez toujours. Oui, l'heureux moment de votre délivrance ſera celui où commencera notre commun bonheur. J'Incéglis vient d'échapper à ma pourſuite, mais j'eſpere que mon divin protecteur le livrera bientôt à ma juſte vangeance.

A quelques lieuës du Château de fer, l'infatigable ne va plus à ſon ordinaire ; il décrit en galopant un cercle d'une demi-lieuë de tour : après l'avoir parcouru pluſieurs fois, il veut le couper par le milieu ; dans ce moment la terre s'ouvre ſous ſes pieds : il fait un écart ſi violent pour ſe garantir du précipice, que le Prince perd les arçons, il tombe & roule dans l'ouverture qui venoit de ſe faire. La prudence & la précaution que lui avoit recommandé ſon ſage, lui fait prendre d'abord le flacon & le petit ſoufflet. Avec de telles armes il roule ſans inquiétude, néanmoins il roule toujours : il

il croit aller jusqu'au centre de la terre, il s'arrête enfin, & se trouve dans un lieu où regne une entiere obscurité. Il se sent froissé & étourdi, il a recours à la liqueur divine, sa tête se rassure, & son corps sur le champ est dans son état naturel. Il se leve, il tâte, c'est un rocher qu'il touche; il fait agir son soufflet, mais il n'opere rien.

Le Prince n'en est point déconcerté; il juge que le soufflet n'a de pouvoir que sur les corps produits par des enchantemens, & que ce rocher est l'ouvrage de la nature. Il marche toujours en suivant le roc, il trouve enfin une issuë fort étroite, il

ſe baiſſe, il avance, il voit un peu de lumiere ; ſa joie eſt extrême, il eſpere en tirer quelque ſecours. Il pénétre juſqu'à l'endroit d'où cette lumiere paroît partir ; il voit une lampe à l'extrémité de ce conduit ſouterrain, & le rocher qui l'arrête.

Le Prince étonné, réfléchit ſur cette avanture, & il conclut que l'infatigable toujours guidé & inſpiré par le ſage, ne l'a pas jetté ſans raiſon dans ce précipice qu'il a comme forcé de s'ouvrir. Il penſe donc qu'il doit y trouver ou la mort, ou la victoire. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe ! il entend une voix qui dit douloureuſement : Mal-

heureuſe Carite, que je plains ton ſort ! Le Prince croit reconnoître cette voix ; il écoute, il entend encore la même choſe. A la faveur de la lampe il apperçoit une porte d'airain ; il juge par ſa fabrique que ce n'eſt pas là un ouvrage de main d'homme. Voyons, dit-il, ce que mon cimeterre operera. Il en appuye la pointe contre la porte qu'il tranſperce ; cet effet de ſon cimeterre l'inſtruit qu'il doit recourir à ſon ſoufflet ; il ſouffle, la porte s'abbat.

Le Prince entre, nouveau ſujet d'étonnement : il voit une des femmes de Carite, accablée ſous le poids d'une chaîne. Cléanthis, s'écrie-t-

il, eſt-ce vous ! Que vois-je ; dit Cléanthis ! N'eſt-ce pas une illuſion ? Eſt-ce-vous, malheureux Prince ? Oui, Cléanthis, c'eſt moi, repliqua-t-il. Un pouvoir juſte & divin m'a ouvert l'entrée de ce ſéjour ténébreux, comme il vient de me faire pénétrer dans le Château de fer, où j'Incéglis en traverſant les airs a enlevé Carite à mes yeux ! Mais, Cléanthis, apprenez-moi par quelle avanture je vous trouve enchaînée dans ce triſte lieu ? Vous allez l'apprendre, repartit Cléanthis, écoutez-moi.

Au moment de l'enlevement de Carite, nous étions Harpalie & moi dans les jar-

dins du Palais d'Helingzia ; un nuage defcend fur nous, il nous enveloppe & nous enleve ; en reprenant la connoiffance que nous avions perdue, nous nous trouvâmes dans un Château fuperbe. J'Incéglis parut d'abord à nos yeux. J'adore Carite, nous dit-il ; l'amitié dont elle vous honore toutes deux, vous donne du crédit fur fon efprit ; foyez-moi favorable auprès d'elle, une fortune brillante fera la récompenfe de vos foins. Le rang que je tiens fur la terre, ma puiffance qui met quand je veux les Rois à mes genoux, doivent flatter l'ambition de Carite, & j'Incéglis fans trop

présumer de lui, peut espérer de plaire. Enfin le bonheur ou le malheur de vos jours dépend des sentimens que Carite prendra pour moi. Les égards & le désir de m'obliger me trouvent toujours généreux; mais offensé ou trahi, les plus terribles châtimens suffisent à peine à ma vangeance. Vous m'avez entendu; suivez-moi, je vais vous mener à votre Princesse : il nous conduisit & nous laissa entrer seules dans un appartement qui répondoit à la magnificence des dehors de ce Palais.

Il y avoit à peine une heure que nous étions avec Carite, lorsque j'Incéglis parut.

Occupé tout entier du desir de vous plaire, lui dit-il, j'ai prévenu vos souhaits. Trop heureux si mes soins & l'amour le plus soumis peuvent vous prouver que je ne suis pas indigne du bonheur où j'aspire! Je sçai que le Roi d'Hesperie pensoit à unir votre destinée à celle de son fils; en m'unissant à vous, je puis vous élever à un rang plus éclatant. Vous avez vû quel est mon pouvoir, le don de votre main vous le fera partager. Mais, Princesse, je ne la veux recevoir que de votre aveu, & j'espere que le tems & mon amour me le feront obtenir. J'Incéglis sortit sans attendre de réponse.

J'Incéglis rendoit tous les jours viſite à Carite, ſon air en l'abordant, & ſes diſcours paſſionnés étoient toujours reſpectueux. Il lui donnoit ſans ceſſe des fêtes; une muſique charmante, des promenades délicieuſes, des parties de chaſſe, des combats ſur la mer entre les animaux les plus terribles de cet élément, faiſoient gémir Carite de ne pouvoir en liberté s'abandonner à toute ſa douleur. Souvent c'étoit des chars ſuperbes, où j'Incéglis faiſoit monter cette timide Princeſſe avec Harpalie & moi, & ces chars qu'il conduiſoit en s'élevant juſques dans les nuës, nous faiſoient parcourir

rir

rir l'Univers, que nous regardions comme un parterre, où les yeux étonnés & enchantés voyoient le pouvoir, la magnificence, la varieté & les caprices de la nature.

J'Incéglis de qui je flattois peu les eſpérances, me menaça de ſon reſſentiment, & parut prendre de l'amitié pour Harpalie. Cette diſtinction me fit penſer qu'elle vouloit meriter la fortune qui lui étoit promiſe ; je confiai mes ſoupçons à Carite, ils fortifierent les ſiens, & elle réſolut de diſſimuler, mais Harpalie la contraignit à ne plus feindre avec elle.

Ni le tems, ni la douceur

de j'Incéglis ne diminuoient point la crainte que causoit à Carite sa présence. Dieux ! dit-elle, un jour que j'Incéglis venoit de lui donner une fête ; Dieux ! Quelle horreur me saisit, quand ce monstre paroît à mes yeux ! Je redoute également son amour & sa colere. Sans espoir de secours, il faut donc que je sois ou de ma propre main, ou de celle du cruel j'Incéglis, la victime du Destin qui me poursuit. Cher Prince, reprit-elle, après un assez long silence, puisse-tu être moins à plaindre que moi ! Ah, Princesse, dit alors Harpalie ! oubliez un Amant que vous ne reverrez jamais, &

regardez avec des yeux moins prévenus le paſſionné j'Incéglis. Sa tendreſſe, ſa puiſſance, ſa perſonne meritent ...... Arrêtez, dit Carite : Je vous impoſe ſilence, & je vous défens de jamais prononcer devant moi le nom de j'Incéglis. En achevant ces mots, Carite ſe leva & paſſa dans une galerie qui étoit au bout de ſon appartement.

Harpalie qui avoit déja plus d'une fois tenté de me mettre dans les intérêts de j'Incéglis, ſe tourna vers moi, & me dit : Cléanthis, la prudence ordonne de ceder aux tems & aux circonſtances. Le Deſtin pourſuit Carite, ce n'eſt pas à nous

à le combattre. En un mot ne cherchons point de punition où nous pouvons trouver des récompenſes. Harpalie lut dans mes regards indignés l'effet que produiſoit ſur moi ſon diſcours : elle ſortit, & paſſa chez le cruel j'Incéglis. Je courus où étoit Carite ; je la trouvai baignée de pleurs, & livrée au plus affreux déſeſpoir. Je cherchois à calmer ſes allarmes, quand tout d'un coup le ſommeil s'empara de ſes ſens. Elle en goûtoit trop rarement les douceurs, pour que je ne reſpectaſſe pas cet inſtant de repos. Je m'éloignai.

A peine m'étois-je écartée

de Carite, que je l'entendis s'écrier : Juſte Ciel ! Quel effroi ! Quelle fureur ! Quelle menace ! Je courus à elle. Ah, Cléanthis, me dit-elle, je frémis de crainte & d'horreur ! Je ſuis ſans eſpoir ; le ſecours de la mort m'eſt interdit. Le barbare j'Incéglis vient de paroître à mes yeux. Tremble, Carite, m'a-t-il dit, tremble : Mon amour irrité eſt prêt à ſe changer en haine. Choiſis, partage ma grandeur, ou conſens à te voir en proie à toute ma vangeance. Mes tranſports jaloux la meſureront à l'outrage. J'immolerai à tes yeux le Prince d'Heſperie, & pour comble de maux il ne te ſera

pas permis de mourir. Ah ! Cléanthis, je crois déja voir les cruels tourmens où mon tiran va livrer...... Helas ! Je n'oſe le nommer ce Prince que j'adore..... Quel ſpectacle..... Ciel ! Epargnez-le-moi ! A quoi ſerai-je peut-être réduite pour ſauver ſes jours.

Carite étoit ſaiſie de ces terribles frayeurs ; le déſeſpoir étoit peint dans ſes yeux, lorſque j'Incéglis parut : elle frémit d'horreur à ſa vûe. Ne vous inſpirerai-je jamais, lui dit-il, que des mouvemens de haine ? Ne pourrai-je vaincre une réſiſtance qui à la fin vous deviendroit funeſte ? Par pitié

pour vous-même, ne rendez point réels les malheurs, dont un ſonge vient de vous menacer. Ne me forcez pas ..... Arrête, dit fierement Carite. Arrête : Les Dieux m'inſpirent dans ce moment ; ils raniment mon courage abattu. Une voix divine me crie : Ne redoute rien, Carite, pour le Prince d'Heſperie. Oui, barbare, pourſuivit-elle, les immortels le protegent ; livre-toi à préſent à toute ta fureur, j'en attends les effets ſans trembler ; je ne crains plus pour l'objet que j'adore. Ah ! mon divin ſage, s'écria le Prince d'Heſperie, que ne vous dois-je pas ! Je reconnois vos

bontés. Vous avez ſoutenu Carite dans un péril ſi preſſant. Mais, Cléanthis, achevez.

J'Incéglis étonné & troublé ne répondit rien à Carite ; il reſta un moment ſans parler : puis s'adreſſant à moi, il me reprocha de nourrir dans le cœur de Carite ſa paſſion pour ſon Rival, & ſa haine pour lui. Je vais t'en punir, continua-t-il ; Carite n'écoutera plus tes diſcours empoiſonnés. Le barbare me toucha ſur l'épaule ; auſſitôt je tombai ſans aucun ſentiment, & en recouvrant mes eſprits, je me ſuis trouvée dans cet affreux ſéjour en proie à ma douleur & à mon

déſeſpoir. A peine Cléanthis avoit-elle fini ſon récit, que le Prince ſe vit environné d'hommes prêts à le ſaiſir, avant qu'il pût ſe mettre en défenſe. Mais dans l'inſtant il ſe ſent enlevé par les cheveux, & avec un mouvement ſi rapide, qu'il en perdit connoiſſance.

Ce fut preſqu'au même endroit où il étoit tombé dans le gouffre, que le Prince revenu à lui ſe retrouva. La plus amere douleur ſucceda à ſon étonnement; il n'eſt plus poſſeſſeur de ſon admirable ſoufflet: il gémit, il ſe croit vaincu; ſon inquiétude eſt extrême, l'infatigable a auſſi diſparu. Vainement il

le cherche des yeux, il ne paroît point. Le flacon d'opale lui restoit, il boit de la liqueur qu'il renferme, aussitôt il tombe dans un profond sommeil.

Le Prince d'Hesperie endormi crut voir le sage qui lui disoit : Je viens de te sauver la vie : elle est attachée à la conservation de ton soufflet. Ton ennemi en a eu connoissance, il a voulu profiter d'un moment favorable pour te l'arracher, je l'ai prévenu; je t'ai enlevé de l'antre fatal, je te rends ton soufflet attaché à ton col par une chaîne d'or qui ne peut se casser. Souviens-toi que c'est de lui que dépend la dé-

livrance de Carite. Touché du déſeſpoir de cette infortunée, j'ai fait luire un rayon d'eſpérance dans ſon cœur. Au reſte je t'avertis que tu trouveras dans un lieu affreux & enchanté une petite figure de bronze, repréſentant un dragon qui jette par la gueule une lumiere bleuatre; il n'y a dans l'Univers que ton ſoufflet qui puiſſe l'éteindre : il l'éteindra ſi tu peux en approcher à trois pieds; & c'eſt de l'extinction de cette lumiere que dépend ton ſalut & celui de Carite. Puiſſe-tu, mon fils, ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſeront à ton entrepriſe !

Frappé de ce ſonge, le

Prince s'éveille ; il regarde de tous côtés. Rien ne se présente à sa vûe, mais il se trouve l'admirable collier d'où pendoit le souffler. Il est transporté de joie, il remercie mille fois son sage, & l'espérance renaît dans son cœur. Enfin ses vœux sont comblés ; il voit venir à lui l'incomparable cheval aux crins couleur de feu ; le coursier bat du pied, hannit, tourne autour du Prince, & paroît l'inviter à des travaux qui seront suivis de la victoire. L'Amant de Carite se croyant déja vainqueur, saute en selle ; aussitôt l'infatigable part avec sa vîtesse ordinaire ; il a bientôt ache-

vé de traverſer la Siberie & la Tartarie.

Après avoir paſſé deux ou trois cens lieuës, il entra dans une vallée extrêmement ſerrée par des montagnes à droit & à gauche ; c'étoit des rochers, ou plutôt c'étoit un ſeul rocher d'une hauteur prodigieuſe, que l'art ſembloit avoir rendu inacceſſible même aux animaux les plus légers. Quoique le rocher fût l'ouvrage de la nature, il paroiſſoit avoir été taillé. Le Prince étonné croit que cette eſpece de mur eſt un enchantement ; il s'approche du roc, & ſouffle, mais inutilement. Il reſte perſuadé que la nature ſeule a fait cette mer-

veille, il admire comme elle ſe joüe à produire des choſes ſingulieres.

Cette vallée n'avoit guéres que ſix lieuës de longueur, ſur une demi-lieuë de largeur, elle étoit en ligne droite. Le Prince eſt étonné de la trouver terminée par un roc de la nature de ceux qu'il voyoit de tous côtés. Le roc en face étoit tapiſſé à quinze ou vingt pieds de hauteur d'arbuſtes odoriferans très-épais. L'infatigable fleure, cherche, s'agite, fait des efforts redoublés pour percer cette belle paliſſade. Ses differentes & obſtinées tentatives font juger au Prince qu'il eſt bien près

de quelque avanture. Un mouvement de joie lui annonce déja la victoire. Enfin le courageux coursier perce la palissade ; le rocher étoit creux, il marche dans ce souterrain, dont l'obscurité faisoit la seule horreur.

Après avoir fait un assez long chemin, l'infatigable s'arrêta ; il frappa contre un corps qui s'opposoit à son passage. Ce corps rendoit un son argentin ; le Prince jugea qu'il y avoit de l'enchantement : il mit pied à terre, il appuya fortement la main sur ce qui terminoit le souterrain, ensuite il eut recours à son soufflet. A l'instant il vit une ouverture, & une lu-

miere brillante frappa ſes yeux.

L'ouverture étoit aſſez grande pour le Prince, mais trop petite pour l'infatigable. L'Amant de Carite ne doute pas qu'il ne ſoit deſtiné pour ſa délivrance, à tenter ſeul les périls qu'il ſe promet d'affronter; ſon courage ne lui permet pas de balancer un moment. Il entre le cimeterre au poing ; il ſe trouve dans un grand ſallon : il étoit plafoné en ceintre, il n'avoit aucune fenêtre, néanmoins une clarté très-brillante faiſoit voir (ſans qu'on pût deviner ce qui la produiſoit) tous les objets merveilleux qui ornoient & décoroien

roient ce ſuperbe ſallon. Tout y ébloüiſſoit, l'or, l'azur & les pierres précieuſes. On entendoit une douce ſimphonie, ſans ſçavoir d'où partoient les ſons harmonieux qui enchantòient l'oreille. Ces ſons charmans invitoient au ſommeil, & des carreaux en pile rangés autour du ſallon ſembloient être deſtinés à cet uſage.

Le Prince d'Heſperie ſentit pour lui tout le danger de ſe laiſſer aller à l'aſſoupiſſement, qui vouloit le gagner; pour le ſurmonter plus ſûrement, il prit quelques gouttes du divin Elexir. Mais à peine s'étoit-il garanti du piége qu'il craignoit, qu'il ſe vit

entouré par une troupe d'hommes d'une grandeur démeſurée, & armés de maſſuës. Ils portent au Prince de rudes coups, il ſe défend avec autant d'adreſſe que de force, il recule par prudence, il vient enſuite ſur ſes ennemis quand il croit trouver jour à ſe ſervir du terrible cimeterre ; il frappe : chaque coup terraſſe un de ſes aſſaillans, le ſang ruiſſelle, le trouble augmente, mille cris affreux ſe font entendre. J'Incéglis monté ſur un leopard paroît enfin, il tient un dard à la main. Arrêtez, s'écrie-t-il ! C'eſt à moi à triompher de cet orgueilleux Rival ; ſa mort va le pu-

nir, & me laiſſer tranquille poſſeſſeur de Carite.

J'Incéglis avec une fureur égale à la fermeté du Prince, lui lance ſon dard; le Prince l'évite: alors il vient ſur ſon ennemi; il fait agir le merveilleux ſoufflet, dans l'inſtant le leopard diſparoît, & laiſſe j'Incéglis à pied. Le combat eſt terrible, la valeur, l'amour & la haine animent également ces deux Rivaux dignes l'un de l'autre. Enfin le Prince joint j'Incéglis, & lui enfonce ſon cimeterre dans le flanc. Le raviſſeur de Carite tombe, en criant: Je meurs, mais mon ſang va me vanger.

En effet du ſang de j'Incé-

glis ſe forment divers monſtres ; le ſoufflet leur donne à peine le tems de ſe montrer. Toutefois le péril eſt encore extrême pour le Prince ; les premiers aſſaillans reviennent ſur lui : le combat recommence, les efforts redoublent, la victoire eſt incertaine ; le Prince craint qu'elle ne lui échappe, lorſqu'il voit la lumiere annoncée par le ſage. Voilà ſon objet, ſes eſpérances lui font retrouver de nouvelles forces ; il attaque le poſte avec vigueur, on le défend de même. Par un dernier effort, il arrive à la diſtance preſcrite pour éteindre la lumiere que jette le dragon ; il y réuſſit

Sur le champ quel bruit ! Le tonnerre, les éclairs, la grêle forment un orage effroyable.

A ce désordre ſuccede le calme ; le plafond diſparoit, & à la place de ce ſuperbe ſallon il voit un eſpace conſidérable au fond d'un rocher qui ne reçoit de jour que par une ouverture ſuperieure. Le Prince froiſſé & affoibli par les longs & violens efforts qui venoient de le rendre vainqueur, prend un peu de la liqueur du flacon d'opale ; auſſitôt ſes forces ſont réparées. O ! Divin ſage, s'écrie-t-il, avec le tranſport que peut inſpirer la plus vive reconnoiſſance ! O ! mon di-

vin protecteur, achevez votre ouvrage ! Vous venez de me rendre victorieux de j'Incéglis, il n'eſt plus ; guidez mes pas où je dois trouver Carite. En diſant ces mots, le Prince impatient de remonter l'infatigable, veut ſortir d'un lieu, où il ne croit pas que doive finir ſon avanture. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe ! Quel ſpectacle ſe préſente à ſes yeux ! Carite, ſa chere Carite, évanoüie dans les bras de la perfide Harpalie, qui comme Carite eſt auſſi ſans connoiſſance.

Le Prince d'Heſpérie court à Carite, lui moüille les levres de l'Elixir. . . . . . . lui prend les mains . . . . d'appel-

le...... Charmante Carite, lui dit-il, ouvrez les yeux: voyez à vos genoux le plus tendre & le plus heureux Amant qui fut jamais. Vous m'êtes rendue! Que vois-je, dit Carite! ... Ah! Prince, que faites vous ici? Helas! Les Dieux m'ont abusée, vous êtes donc au pouvoir de mon cruel tyran! Je ne craignois que ce malheur. J'Incéglis n'est plus, reprit le Prince, je suis son vainqueur, & Carite est rendue à mon amour. Mais, Princesse, hâtez-vous de me dire que vous êtes toujours cette même Carite que j'adore. Oui, Prince, repartit Carite. Il est donc vrai, continua-t-elle,

que ce moment nous rend l'un à l'autre ? Quoi ! nous sommes réunis ? Eh ! par quel miracle ? Apprenez-moi comment vous avez triomphé du perfide j'Incéglis.

Carite écoute avidement le récit que lui fait le Prince d'Hesperie de ses avantures & de ses travaux. Elle lui raconte à son tour tout ce qu'elle a souffert de peines & d'inquiétudes ; ils s'interrompent à chaque mot, ils ne peuvent differer de se dire tout ce que leur tendresse leur inspire. Cleanthis, dit Carite, la fidelle Cleanthis se voit abandonnée dans l'antre fatal où vous venez de me dire que vous l'avez

l'avez trouvée. Ah ! Prince, que je plains ſon triſte ſort ! Mais nous oublions qu'Harpalie a beſoin de ſecours ; elle m'a trahie, néanmoins la pitié me parle en ſa faveur ; rappellons-la à la vie qu'elle ſemble avoir perdue. Non, Carite, repliqua le Prince ; les ames les plus généreuſes ſont les plus bleſſées de la perfidie, elles ne doivent point la pardonner ; qu'Harpalie porte la peine de ſes trahiſons.

Le Prince un peu revenu de ſes premiers tranſports, dit à Carite: Les lieux les plus affreux ceſſent de l'être avec ce qu'on aime ; le plaiſir de nous revoir a fait diſparoître

à nos yeux l'horreur de ce séjour. Rien ne nous y retient plus : allons ſecher les pleurs de mon pere, du vôtre & de l'affligée Amalthée. Allons reconnoître dans leurs tendres embraſſemens que rien ne manque plus à notre félicité. Mais avant de ſortir de ce rocher, prenez, Princeſſe, quelques gouttes de la liqueur que renferme ce flacon : ſans ſa vertu merveilleuſe je craindrois pour vous la vîteſſe de l'incomparable courſier qui nous attend. A peine Carite a-t-elle bu de l'elixir, qu'elle laiſſe aller ſa tête ſur l'épaule du Prince, qui lui même en ayant pris auſſi, ne peut réſiſter au ſommeil.

Carite endormie, croit ſentir qu'on lui tient les mains, & qu'on les lui baiſe. Elle ouvre les yeux : Que vois-je, s'écrie-t-elle étonnée ! Où ſuis-je ? Quel éclat éblouit mes yeux ? Dans quel lieu enchanté me trouvai-je ? Cher Prince, éveillez-vous ; voyez où nous ſommes. Voyez Cléanthis à mes genoux ; la fidelle Cleanthis. La voix de Carite éveille le Prince ; il reconnoît le Palais de criſtal, ſa joie ne peut s'exprimer. Mes vœux ſont comblés, dit-il : Je vais joüir du ſeul bonheur qui me reſtoit à ſouhaiter. Oui, Caririte, vous êtes dans ce Palais où notre ſuprême pro-

tecteur m'a reçu ; où il m'a donné des armes pour triompher de j'Incéglis ; où il vous rend Cléanthis, où enfin je vais le remercier de tant de bontés. Suivez-moi, Carite, cherchons notre libérateur. Ils avancent : Mais le Prince est arrêté par la vûe d'un tableau qui représente la forêt du Château du Tage ; il se voit le cimeterre au poing, recevant les témoignages de la reconnoissance de celui qu'il a si généreusement secouru : Il le reconnoît. Les Brigands qui ont succombé sous l'effort de son bras victorieux, sont étendus sur la terre ; & il apperçoit dans le lointain du tableau son équi-

page de chaſſe. Il ne peut comprendre le myſtere que renferme ce tableau mis ſous ſes yeux dans le Palais du ſage.

L'eſprit plus libre dans ce moment, il remarque avec ſurpriſe l'air de douceur & de majeſté du grave perſonnage à qui il avoit ſauvé la vie : il eſt étonné qu'un homme d'une mine ſi élevée n'eût point excité ſa curioſité. Dans le tems qu'il ſe reproche une telle indifference, il voit venir ce même homme qui dans le tableau eſt peint avec lui. L'inconnu ſans donner au Prince le loiſir de parler, lui dit : Le Deſtin nous a acquitez l'un envers l'autre. Je te

dois la vie, tu me dois Carite. Je vois ta ſurpriſe, ce tableau dans ce palais, ma préſence & mon diſcours la cauſent avec raiſon. Je vais l'augmenter encore.

Tu vois en moi celui qui t'a fait triompher de j'Incéglis. Sous d'autres traits pour n'être pas reconnu de toi, je t'ai reçu dans ce Palais, je te devois ce ſecours. Apprends donc, mon fils, que ta générosité & ta valeur ont prolongé des jours qui pourront ne finir jamais. Ah ! Seigneur, s'écrierent enſemble nos deux Amans, en ſe jettant aux pieds du ſage, comment exprimer notre joie & notre reconnoiſſance ! Le vé-

nérable perſonnage les fit relever, les embraſſa avec tendreſſe, & les fit aſſeoir à ſes côtés ſur un ſopha placé vis-à-vis le tableau ; puis il leur parla en ces termes :

Je ſuis né Prince, j'ai regné dans la partie de l'Heſperie que le Tage arroſe de ſes eaux ; j'y ai regné en Souverain qui veut mériter l'eſtime des hommes, l'amour de ſes ſujets & la protection des Dieux ; & ſans m'en orgueillir du rang où ils m'avoient placés, je leur en témoignois ma reconnoiſſance par ma pieté. Les Dieux contens des vertus que je tenois de leurs bontés, les récompenſerent. Il y a huit cent ans que les

Deſtin me ſépara des mortels ; j'étois alors ce que je ſuis encore aujourd'hui pour l'âge & pour ma perſonne : les ſiecles ne m'ont point vieilli , & ne me vieilliront jamais. Le Deſtin me plaça donc à ſoixante ans entre les hommes & les Dieux , & je reçus de lui une puiſſance qui n'eſt que de quelques dégrés inferieure à celle de la Divinité. Je regne ſur tous les eſprits élémentaires , ils ſont ſoumis à mes volontés, je parle , ils obéïſſent ; je commande , ils executent ; je veux détruire , je veux édifier , je veux paſſer d'une extrémité à l'autre de l'Univers , un inſtant me ſuffit.

Mais, mon fils, le Destin a voulu me faire sentir pendant vingt-quatre heures à chaque siecle de mon immortalité la crainte de la perdre. Alors je rentre dans la simple humanité ; la puissance que j'ai reçue des Dieux, est suspendue ; je ne suis plus qu'un homme exposé à tous les dangers, ainsi que les autres hommes ; & c'est dans la forêt où tu m'as secouru que je dois passer ces tristes vingt-quatre heures. J'ai peint moi-même ce tableau, poursuivit le sage, pour éterniser ma reconnoissance, ta magnanimité & ta valeur. Tu le trouveras au Château du Tage ; tu y trouveras aussi

celui qui lui ſert de pendant, & qu'un rideau te cache; il ne peut ſe découvrir qu'aux yeux de ton pere : il l'inſtruira de ce que le Deſtin ordonne. Nous allons nous quitter, mon fils; mais avant de recevoir mes adieux, je veux que cette Princeſſe, digne objet de tes vœux & de tes travaux, parcoure ce Palais.

A chaque pas Carite admiroit, à chaque piece elle paſſoit d'un étonnement à un plus grand. Mais quelle fut ſa ſurpriſe & celle du Prince lorſqu'ils trouverent dans le cabinet des globes, Harpalie qui honteuſe & tremblante ſe jetta à leurs genoux! Ah! Seigneur, s'écrie le Prince,

quelle éloquente leçon me faites-vous, ſans parler! Je rougis de m'être livré à un mouvement de vangeance, que votre bonté pour Harpalie me reproche. Tu me charmes, mon fils, repartit le ſage : Tu ſens la honte d'avoir manqué d'humanité : tu es corrigé; tu regneras, ſouviens-toi que la clémence eſt la premiere vertu des Rois. Ne tarde jamais à récompenſer, mais differe toujours à punir. Examine avant, l'état des perſonnes, les circonſtances, les occaſions qui les ont entraînées dans l'égarement. Il eſt des ames fortes chez qui la vertu ne peut jamais être ſeulement

ébranlée : Telle eſt celle de Cleanthis. Harpalie plus foible a ſuccombé à l'aſpect d'un avenir trop effrayant pour ſon peu de courage.

Le ſage avoit à peine achevé ce mots, que le Prince & Carite voyent le Palais de criſtal ſur la ſufrace des eaux. Ils regardent : Nouveau prodige ! Nos deux Amans, Cleanthis & Harpalie ſe trouvent dans un char qui ſur le champ s'éleve dans les airs : Le ſage diſparoît à leurs yeux, & ils ſont témoins de la deſtruction du Palais.

La confiance que Carite avoit au pouvoir ſuprême de ſon libérateur, épargna au Prince le ſoin de la raſſurer ;

elle regardoit ſans aucune crainte la diſtance qui la ſéparoit ou de la terre ou des eaux ; ainſi elle ſe trouva ſans étonnement, & en très-peu d'heures dans les jardins du Château du Tage. Mais quelle eſt ſa joie ! Quelle eſt celle du Prince ! Quels objets ſe préſentent à leurs regards ! Le Roi, d'Helingzia, Amalthée & une foule de courtiſans empreſſés à s'aſſurer, ſi c'eſt bien leur Prince qu'ils revoyent. Des paroles entrecoupées, des larmes, des embraſſemens expriment leur joie & leur tendreſſe. Ah ! Mon fils, s'écrie le Roi, après ces premiers transports ! Ah ! Mon

fils, la voix que j'ai entendu il y a trois jours, ne m'a point abusée. Cours au Château du Tage, m'a-t-elle dit : Ce sera dans ces jardins que tu recevras les embrassemens de ton fils, & que Carite sera rendue à ceux à qui elle doit le jour. Parts, tu n'attendras ton fils qu'un moment. Cette même voix, poursuivit le Roi, m'a instruit de tes malheurs, & a calmé mes ennuis. Eh! Comment aurois-je hésité à croire la voix qui me parloit, quand à mon réveil mes yeux furent frappés de l'éclat de ton cimeterre. Mais, mon fils, joüissons du bonheur qui nous est rendu, & remer-

cions les Dieux de tant de bontés.

Le Roi d'Heſperie ſuivi de ſon fils, de Carite, d'Helingzia, d'Amalthée & de tous les courtiſans, ſortit des jardins pour aller dans les appartemens. Lorſqu'il eſt dans une galerie, il voit le tableau qui repréſente le combat du Prince dans la forêt. Quel objet, dit-il, frappe mes regards? Ah! Mon fils, voilà votre libérateur. Je le reconnois; je l'ai vû, il m'a parlé: Ne crains rien pour ton fils, m'a-t-il dit dans un ſonge, je te le rendrai victorieux du criminel raviſſeur de Carite. Il eſt vrai, reprit le Prince: Oui, vous voyez

devant vous celui à qui je dois la délivrance de Carite & mon bonheur.

Le Roi en jettant les yeux de l'autre côté de la galerie, apperçoit un ſecond tableau couvert d'un rideau, qui dans le même inſtant ſe tire de lui-même. Il voit le Prince ſon fils & Carite qu'il couronne de ſes propres mains; il garde un moment le ſilence, puis il dit: J'entends ce que le Deſtin ordonne; c'eſt à moi à ſouſcrire à cet ordre ſuprême. Non, mon pere, repartit le Prince étonné: Laiſſez-moi m'inſtruire par vos exemples à .... Vous me preſſeriez envain, reprit le Roi, vos malheurs vous ont appris

appris à regner, & le Destin vous en croit digne, puisqu'il me commande de vous couronner. J'obéirai; mais partons, mon fils, venez vous montrer à de fidelles sujets, que la crainte de ne jamais vous revoir, avoit jetté dans une consternation, que votre seule présence peut changer en allégresse.

La lecture finie de cette histoire merveilleuse, la conversation devint générale, chacun dit ce qu'il pensoit de cette avanture, sans toutefois décider si l'on voudroit acheter son bonheur au prix de tant de disgraces. Le sage parut à Sophronie un personnage admirable. Je pour-

rois, dit l'Hidimés, vous en faire connoître un qui vous inſpireroit autant d'eſtime pour lui, que vous en accordez au merveilleux conducteur du Prince d'Heſperie. Que ſerois-je devenu dans l'avanture la plus périlleuſe de ma vie ſans la ſageſſe & le pouvoir de ce guide incomparable ?

Je vois déja tous les yeux attachés ſur moi, continua l'Hidimés en ſouriant : Eh bien ! On ſera ſatisfait ; mais avant que je faſſe le ſurprenant récit de cette hiſtoire, il faut que ma compagne Sophilette vous amuſe de celle de ſa jeuneſſe. Ceſt-à-dire, repartit Sophilette, que vous

voulez, l'Hidimés, voir rire à mes dépens ; je le veux bien, je consens à défrayer la journée de demain. Le rendés-vous fut accepté, & l'on se sépara avec une extrême impatience d'être au jour suivant.

Fin de la quatriéme Veillée.

